

UNIVERSITE DE LIMOGES
Faculté de Médecine



106 019208 8

ANNEE 1993

THESE n° 20

Guillaume DUPUYTREN
**« LE PREMIER DES CHIRURGIENS,
LE DERNIER DES HOMMES »**

THESE

POUR LE

**DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE**

présentée et soutenue publiquement le 4 Mai 1993

par

Laurence GORGEON

née le 1^{er} Novembre 1964 à Limoges (Haute-Vienne)

EXAMINATEURS de la THESE

Monsieur le Professeur BAUDET	PRESIDENT
Monsieur le Professeur BOUQUIER	JUGE
Monsieur le Professeur PIVA	JUGE
Monsieur le Professeur TREVES	JUGE



Lex:1
Sibil:

Guillaume DUPUYTREN
**« LE PREMIER DES CHIRURGIENS,
LE DERNIER DES HOMMES »**

THESE

POUR LE

**DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE**

présentée et soutenue publiquement le 4 Mai 1993

par

Laurence GORGEON

née le 1^{er} Novembre 1964 à Limoges (Haute-Vienne)

EXAMINATEURS de la THESE

Monsieur le Professeur BAUDET	PRESIDENT
Monsieur le Professeur BOUQUIER	JUGE
Monsieur le Professeur PIVA	JUGE
Monsieur le Professeur TREVES	JUGE

**UNIVERSITÉ DE LIMOGES
FACULTÉ DE MÉDECINE**

DOYEN DE LA FACULTÉ

Monsieur le Professeur BONNAUD

ASSESEURS

Monsieur le Professeur PIVA

Monsieur le Professeur COLOMBEAU

PERSONNEL ENSEIGNANT

• **Professeurs des Universités**

ADENIS Jean-Paul	Ophtalmologie
ALAIN Luc	Chirurgie infantile
ALDIGIER Jean-Claude	Néphrologie
ARCHAMBEAUD Françoise	Médecine interne
ARNAUD Jean-Paul	Chirurgie Orthopédique et Traumatologique
BARTHE Dominique	Histologie, Embryologie, Cytogénétique
BAUDET Jean	Clinique Obstétricale et Gynécologie
BENSAID Julien	Clinique Médicale Cardiologique
BONNAUD François	Pneumologie
BONNETBLANC Jean-Marie	Dermatologie
BORDESSOULE Dominique	Hématologie et Transfusion
BOULESTEIX Jean	Pédiatrie
BOUQUIER Jean-José	Clinique de Pédiatrie
BOUTROS-TONI Fernand	Biostatistique et informatique médicale
BRETON Jean-Christian	Biochimie et Biologie moléculaire
CAIX Michel	Anatomie
CATANZANO Gilbert	Anatomie pathologique
CHASSAIN Albert	Physiologie
CHRISTIDES Constantin	Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
COLOMBEAU Pierre	Urologie
CUBERTAFOND Pierre	Clinique de chirurgie digestive
DARDE Marie-Laure	Parasitologie
DE LUMLEY WOODYEAR Lionel	Pédiatrie
DENIS François	Bactériologie - Virologie
DESCOTTES Bernard	Anatomie
DESPROGES-GOTTERON Robert	Clinique thérapeutique et rhumatologique
DUDOGNON Pierre	Rééducation fonctionnelle
DUMAS Michel	Neurologie
DUMAS Jean-Philippe	Urologie
DUMONT Daniel	Médecine du Travail
DUPUY Jean-Paul	Radiologie et Imagerie Médicale
FEISS Pierre	Anesthésiologie et Réanimation chirurgicale
GAINANT Alain	Chirurgie digestive
GAROUX Roger	Pédopsychiatrie

GASTINNE Hervé	Réanimation médicale
GAY Roger	Réanimation médicale
GERMOUTY Jean	Pathologie médicale et respiratoire
HUGON Jacques	Histologie - Embryologie - Cytogénétique
LABADIE Michel	Biochimie et Biologie moléculaire
LABROUSSE Claude	Rééducation fonctionnelle
LASKAR Marc	Chirurgie Thoracique et Cardio-vasculaire
LAUBIE Bernard	Endocrinologie et Maladies métaboliques
LEGER Jean-Marie	Psychiatrie d'adultes
LEROUX-ROBERT Claude	Néphrologie
LIOZON Frédéric	Clinique Médicale A
LOUBET René	Anatomie pathologique
MALINVAUD Gilbert	Hématologie et Transfusion
MENIER Robert	Physiologie
MERLE Louis	Pharmacologie
MOREAU Jean-Jacques	Neurochirurgie
MOULIES Dominique	Chirurgie infantile
OLIVIER Jean-Pierre	Radiothérapie et Cancérologie
OUTREQUIN Gérard	Anatomie
PECOUT Claude	Chirurgie orthopédique et Traumatologique
PERDRISOT Rémy	Biophysique et traitement de l'image
PESTRE-ALEXANDRE Madeleine	Parasitologie
PILLEGAND Bernard	Hépto-Gastro-Entérologie
PIVA Claude	Médecine légale
PRALORAN Vincent	Hématologie et Transfusion
RAVON Robert	Neurochirurgie
RIGAUD Michel	Biochimie et Biologie moléculaire
ROUSSEAU Jacques	Radiologie et Imagerie Médicale
SAUTEREAU Denis	Hépto-Gastro-Entérologie
SAUVAGE Jean-Pierre	Oto-Rhino-Laryngologie
TABASTE Jean-Louis	Gynécologie-Obstétrique
TREVES Richard	Thérapeutique
VALLAT Jean-Michel	Neurologie
VALLEIX Denis	Anatomie
VANDROUX Jean-Claude	Biophysique et Traitement de l'Image
WEINBRECK Pierre	Maladies infectieuses

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FACULTÉ - CHEF DES SERVICES ADMINISTRATIFS

POMMARET Maryse

À NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur BAUDET J.H.
Professeur des Universités de
Clinique Obstétricale et Gynécologique,
Gynécologue-Accoucheur des Hôpitaux,
Chef de Service.

*A vous qui avez si bien su nous transmettre votre
passion pour l'Histoire de la Médecine,
Qu'il nous soit permis de vous exprimer très
respectueusement notre reconnaissance pour
l'honneur que vous nous faites en ayant accepté
la présidence de notre jury de thèse.*

À NOS JUGES

Monsieur le Professeur BOUQUIER J.J.
Professeur des Universités de Pédiatrie,
Médecin des Hôpitaux,
Chef de Service.

Nous gardons en mémoire votre gentillesse, votre disponibilité et les précieux conseils que nous avons reçus dans votre service.

Nous sommes très sensible à l'honneur que vous nous faites en acceptant de participer à notre jury de thèse.

Monsieur le Professeur PIVA C.

Professeur des Universités de Médecine Légale,
Médecin des Hôpitaux,
Chef de Service.

*Notre passage dans votre service nous a laissé
un très agréable souvenir et vos cours à la Faculté
étaient, pour nous, un moment privilégié.*

*Nous vous remercions pour votre participation à
ce jury de thèse.*

*Veillez accepter ici l'expression de notre sincère
et respectueuse reconnaissance.*

Monsieur le Professeur TRÈVES R.
Professeur des Universités de Thérapeutique,
Médecin des Hôpitaux,
Chef de Service.

*Nous tenons à vous remercier pour la précision
de votre enseignement.
Nous accueillons votre présence au sein du jury
de cette thèse, avec un grand plaisir.
Soyez assuré de notre gratitude et de notre pro-
fond respect.*

AVEC NOS REMERCIEMENTS

à **Monsieur CHAMAUD A.**
Médecin généraliste à Pierre-Bufferie.

*Vous nous avez gentiment prêté tous vos documents afin de réaliser ce travail.
Veillez trouver ici, l'assurance de notre sincère reconnaissance*

à **Monsieur MONANY A.**
Médecin généraliste à Saint-Sébastien.

*A vous qui nous avez accueilli en stage et transmis votre expérience,
Nous souhaitons être aussi passionnée et compétente que vous.
Veillez trouver ici le témoignage de toute notre considération et de notre amitié.*

JE DÉDIE CETTE THÈSE

à mes parents,

à qui je dois tout.

Eux qui m'ont toujours soutenue au cours de mes études.

Que ce jour qu'ils attendent, soit pour eux un grand bonheur.

Avec toute ma reconnaissance et mon amour.

à mon grand-père,

avec toute mon admiration et en souvenir du temps passé ensemble.

Je n'oublierai rien de ton enseignement.

à mes grands-parents,

dont les voix chères se sont tues.

à toute ma famille,

à mes amis.

PLAN

Introduction

1 - Dupuytren, enfant et écolier

2 - Ses débuts professionnels

3 - Sa carrière

4 - Les rapports avec ses collègues,
La révélation de son véritable caractère.

5 - Le chirurgien et le professeur de l'Hôtel-Dieu.

6 - Ses travaux, ses découvertes, son oeuvre écrite.

7 - Sa vie familiale.

8 - La clientèle privée de Dupuytren,
Ses contacts avec le pouvoir, la religion et le monde des finances.

9 - Dupuytren dans la littérature, grâce à Balzac.

10 - Mort, funérailles et testament de Dupuytren.

Conclusion.

Bibliographie.

INTRODUCTION

Les étudiants en médecine de Limoges accomplissent leur formation pratique au C.H.R.U. Dupuytren. Le Centre Hospitalier Universitaire Régional porte le nom d'un chirurgien limousin, Dupuytren Guillaume, né en 1777 à Pierre-Buffière.

Lorsqu'on évoque ce nom de Dupuytren, l'association avec une maladie de la main et une fracture de la jambe se fait spontanément. Mais, que sait-on d'autre sur ce personnage de la chirurgie française ? Quelles ont été sa carrière, son oeuvre, sa vie ?

Les pages qui vont suivre seront donc chargées d'étudier ces questions. Ainsi, nous suivrons le déroulement de la vie de Guillaume Dupuytren, de sa naissance à sa mort, avec tous les faits médicaux s'y rapportant.

Nous découvrirons que l'enfant né le 5 octobre 1777 à Pierre-Buffière oubliera bien vite son pays natal, pour devenir un parisien noble et célèbre. Il fera ses études primaires en Limousin, puis partira à Paris pour débiter sa carrière médicale. Nous sommes en pleine Révolution française. La Constituante et la Convention suppriment les facultés de médecine, avec leurs grades et leurs titres. L'art de guérir devient libre et accessible à tous. Le chimiste et médecin Fourcroy propose à la Convention un plan de réorganisation de l'enseignement médical. Ainsi, quelques années après la chute de Robespierre, Fourcroy obtient le rétablissement de toutes les "Ecoles de Santé" (Paris, Montpellier, Strasbourg), dotées de professeurs désignés et payés par l'Etat, de chaires clairement dénommées, d'élèves en nombre déterminé.

Grâce à l'appui de Thouret et Boyer (deux Limousins), Guillaume Dupuytren pourra entrer comme étudiant en médecine à l'Ecole de Paris. La rénovation de l'enseignement médical se poursuit avec Cabanis et Chaptal. Les étudiants suivent un même type d'enseignement, quelle que soit leur spécialité par la suite. En plus de la théorie, une formation pratique à l'hôpital, voit le jour. La présence aux dissections et dans les services devient obligatoire. Le latin cède définitivement la place au français dans l'enseignement. La règle du moment est la "médecine d'observation". Dupuytren saura très bien appliquer cette loi.

Pour Dupuytren, devenir médecin n'était pas une vocation. En entreprenant une formation médicale, il ne faisait qu'obéir à l'autorité de son père. Par la suite, Dupuytren s'avérera être un excellent chirurgien et un admirable professeur. Dans sa pratique professionnelle, il sera très influencé par l'un de ses maîtres, Desault.

Dupuytren était un travailleur acharné et, pendant toute sa jeunesse, grâce à l'étude de pièces autopsiques, d'expériences diverses, il accumulera de nombreuses connaissances. Tout son intérêt se porte sur l'anatomie pathologique, qui lui permettra de devenir le chef de file de la méthode anatomo-clinique. Grâce à lui, la chirurgie française va être propulsée au premier rang mondial.

Dupuytren était un praticien remarquable. Il excellait dans l'art du diagnostic et du traitement. Il possédait une exactitude d'analyse, une profondeur d'examen et une admirable logique. C'était aussi un grand professeur, écouté et aimé des étudiants. Son discours était clair, méthodique. Il avait une facilité à formuler ses idées et à les exprimer.

Mais cet homme intelligent, travailleur, devait se révéler comme un despote. Il était ambitieux, prêt à toutes les bassesses pour l'acquisition des honneurs et de l'argent. Il savait toujours s'entourer de protecteurs. Une grande partie de sa richesse est due à Charles X. Dupuytren était un être sans scrupule, hautain, orgueilleux, avec un caractère naturellement triste.

Sa vie professionnelle fut couronnée par un règne de vingt ans, comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il obtint la gloire rêvée mais son âme devait rester tourmentée.

Pour mieux situer Dupuytren dans son époque, le tableau des deux pages suivantes présente les dates importantes de l'Histoire de France et de la Médecine.

Ce tableau a été réalisé grâce à :

- Histoire de la Médecine et des Médecins, Jean-Charles Soumia, Ed. Larousse, 1991, p.327 et 365.
- Histoire de la Chirurgie, Dr Claude Allaines, Presses Universitaires de France, 1967, p.46-47.

VIE POLITIQUE	DATE	MÉDECINE
	1777	Lavoisier : rôle de l'oxygène dans la respiration A.-C. Lorry : Traité des maladies de la peau
	1779	J.-P. Frank rédige en allemand le premier livre de Santé publique : Système de Police Médicale
	1781	Baudelocque : Traité d'accouchements
Début de l'Affaire du collier	1785	Action cardiotonique des feuilles de digitale (Withering)
	1786	Galvani découvre l'électricité d'origine musculaire
Début de la Révolution Française	1789	
La Convention - Valmy	1792	Electro-stimulation par Volta
Exécution de Louis XVI	1793	
	1796	Jenner réalise la première vaccination contre la variole
Bonaparte en Egypte	1798	Pinel : Nosographie philosophique
Coup d'Etat de Bonaparte (18 Brumaire)	1799	Bichat : Traité des membranes
	1801	Bichat : Traité d'anatomie générale
	1802	Cabanis : Rapports du physique et du moral
Napoléon 1er, Empereur	1804	Thèse de Laënnec sur la doctrine d'Hippocrate
léna	1806	Corvisart : Essai sur les maladies et les lésions organiques du coeur et des gros vaisseaux Découverte de la Morphine par Sertverner
	1808	Broussais : Traité des phlegmaties chroniques
	1810	G.-L. Bayle : Recherche sur la phtisie pulmonaire
Apogée de l'Europe Napoléonienne	1811	F. Gall : Anatomie et physiologie du système nerveux

VIE POLITIQUE	DATE	MÉDECINE
Waterloo Chute de Napoléon 1er Première, puis seconde restauration des Bourbons La Sainte Alliance	1815	J. Hodgson décrit l'insuffisance aortique Chevreul découvre le cholestérol
	1816	F. Magendie : Précis de physiologie élémentaire
	1819	Laënnec invente le stéthoscope et publie le Traité de l'auscultation médiate
Assassinat du Duc de Berry	1820	Fondation de l'Académie de Médecine à Paris par Louis XVIII, à l'instigation de Portal Pelletier et Caventou isolent la quinine et l'émétine
	1824	A.-L. Bayle fonde la Revue Médicale
Sacré de Charles X à Reims	1825	P. Louis applique la méthode numérique à la clinique Orfila applique la toxicologie à la médecine légale
	1826	P. Bretonneau : Traité sur la diphtérie
	1827	Bright : néphrites chroniques Adams : pouls lent permanent Bravais : épilepsie localisée
Les "Trois Glorieuses" Début de la Monarchie de Juillet	1830	
Casimir Périer meurt du choléra	1832	Corrigan : insuffisance aortique Hope : insuffisance cardiaque



Guillaume DUPUYTREN (1777-1835)
Dessin de Laëderick - Gravure de Langlois

1

DUPUYTREN,
ENFANT ET ÉCOLIER

Dupuytren Guillaume naquit le 5 Octobre 1777 à Pierre-Buffière. Il fut baptisé le jour-même de sa naissance. Sa maison natale (9), bourgeoise, existe toujours, dans la rue qui porte son nom. En 1863, le maire et le préfet y firent apposer une plaque commémorative.

Le berceau de la famille était une terre du canton d'Aixe-sur-Vienne (16) dite «Du Puytren». Puis, avec les générations, on retrouvera le nom de Dupuytren à Pierre-Buffière et dans ses environs. Pour comprendre l'orientation professionnelle que prendra notre jeune Guillaume, dix-sept ans plus tard, il faut se référer à son arbre généalogique. On relève alors pas moins de six ancêtres qui ont servi la Médecine. Nous les présenterons ici, en partant du plus contemporain par rapport à Guillaume Dupuytren (16) :

- 1 - Son oncle et homonyme qui étudia la chirurgie à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut très jeune.
- 2 - Son grand-père : François Dupuytren. Il commença à travailler en qualité de chirurgien à l'Hôtel-Dieu en 1742, passa ses examens à Limoges en 1746, s'établit à Pierre-Buffière et y mourut victime de son devoir (en revenant de voir un malade, il se noya) (9).
- 3 - Un des trois frères de son grand-père : Jacques Dupuytren qui fut chirurgien militaire.
- 4 - L'autre frère de son grand-père : Léonard Dupuytren, Maître-chirurgien qui exerça à Pierre-Buffière.
- 5 - Son arrière grand-père : Guillaume Dupuytren, Maître-chirurgien, docteur en médecine.
- 6 - Son arrière-arrière-grand-père : Michel Dupuytren, Maître-chirurgien.



Maison natale de Dupuytren, à Pierre-Buffière (Hte-Vienne)
Une plaque commémorative y fut apposée en 1863.

Il n'est pas inintéressant de noter que c'est la branche paternelle qui a fourni les médecins de la famille. Trois prénoms "Guillaume" y figurent, mais un seul deviendra célèbre : celui qui nous intéresse aujourd'hui.

Il est évident qu'avec de tels aïeux, un jeune homme qui a la possibilité d'entreprendre des études, ne peut que s'entendre dire par ses parents : «Mon fils, tu seras chirurgien» (9). Guillaume Dupuytren lui, n'a jamais fait ce voeu de prendre son rang dans le corps médical. Il a une vocation : celle de devenir soldat. Son enfance était bercée par l'appel aux armes des comités révolutionnaires proclamant la patrie en danger.

On relève l'anecdote d'un militaire qui voulut l'enlever et la réponse de Dupuytren fut spontanée et franche : «de tout mon coeur !». Cruveilhier, qui fut son compatriote et ami, écrivit une biographie sur Dupuytren. Dans cet ouvrage, de nombreuses confidences sont inscrites, telle celle que Cruveilhier citera en première page : «Je tiens de bonne source que s'il avait été libre, Dupuytren aurait opté pour la carrière des armes et l'Armée française aurait compté un grand capitaine de plus. Dupuytren, homme qui ne peut rester qu'en première ligne» (7).

Mais comme l'histoire le montrera, Guillaume Dupuytren s'inclinera sans heurt devant la volonté de son père, de perpétuer la tradition familiale. Il deviendra chirurgien, et ira même au-delà des souhaits parentaux puisque son nom sera mondialement connu.

Il était le deuxième enfant d'un mariage bourgeois, avec cependant une fortune très modeste. Son père, Jean-Baptiste Dupuytren fut avocat au parlement de Bordeaux, puis commissaire de police à Limoges. Il s'agissait d'un homme autoritaire (9). Sa mère Marie-Marguerite Faure, de la commune de Condat, se montrait comme une femme énergique et ambitieuse.

La famille était nombreuse et comptait neuf enfants : 4 filles et 5 garçons, plus trois autres qui décédèrent entre 1779 et 1782. Dès leur naissance, les bébés étaient placés en nourrice chez des métayers. A cette époque, la région de Pierre-Buffière subissait la misère, comme d'ailleurs le reste de la France. Nous sommes quelques années avant la Révolution Française de 1789. Dans ces circonstances, l'éducation des enfants est problématique et devient inégale. La sélection se fait par l'argent.

Monsieur Dupuytren, très influencé par sa femme, dut alors faire un choix pour offrir une scolarité à ses enfants. Guillaume, qui semblait être un enfant intelligent, fut l'élu. Mais il ne faudrait pas non plus, oublier la réussite de ses deux frères :

- Louis : Capitaine de vaisseaux, mort à Cadix (16)
- Emile (alias Pierre) : Docteur en médecine, Pharmacien-chef de l'Hôpital des Enfants Trouvés à Paris, fonda une pharmacie à Limoges.

Les parents de Guillaume ne furent pas les seuls à remarquer l'intelligence du jeune enfant, puisqu'une anecdote de l'époque relate l'histoire d'une dame riche et belle, qui voyageait en voiture à chevaux vers Toulouse et qui, arrêtée au relais de poste de Pierre-Buffière pour une escale, aurait succombé au visage très expressif de ce bel enfant blond qui jouait dans la cour. Elle l'avait alors enlevé et ce fut son père qui le reprit, après une poursuite à cheval (9). Guillaume avait alors trois ans.

Son premier professeur fut un officier municipal de Pierre-Buffière qui s'appelait Gabriel Poumier (9). Ce dernier possédait une vaste instruction et était apte à l'enseignement de l'écriture et de l'orthographe. Malheureusement pour Guillaume, le temps de la liberté et des jeux allait cesser. A l'âge de six ou sept ans, notre jeune garçon fut inscrit au collège de Magnac-Laval.

Quelle fut sa scolarité ? Pas de renseignements particuliers. Par contre, il se fit remarquer en faisant une fugue. Quel paradoxe ! Lui qui, plus tard, allait devenir un professeur sévère, intransigeant. Il se battait, enfant, contre des morales qu'il imposerait des années après. Son père le ramena au collège, non sans lui avoir infligé une correction mémorable. A partir de cet incident, l'écolier travailla avec sérieux et ardeur, craignant ce père si sévère. D'après Arbellot et Du Boys : «Il a dit plusieurs fois que cette correction avait beaucoup influé sur son avenir» (9).

Deux ans se passent, nous sommes en 1785. Les parents de Guillaume déménagent pour aller s'installer à Condat. Guillaume rentre au foyer et bénéficie, jusqu'en 1789, des leçons de latin données bénévolement par le curé de la paroisse : M. Pierre Ardant du Picq (9). Il a douze ans, lorsqu'il se fait une seconde fois remarquer.

Les personnes qui devinent en Guillaume Dupuytren, un être intelligent, apte à suivre des études supérieures, sont le vétérinaire de Condat (Keffer) et un capitaine de l'armée française, frère de Mr Coïesnon (23), directeur du collège de la Marche à Paris. Cet institut recevait des élèves limousins et l'enseignement était dirigé par des Jésuites (9). Guillaume Dupuytren partit donc pour Paris et resta au collège de la Marche jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il acquit plusieurs prix de philosophie (23). Il resta un élève indiscipliné et piètre latiniste (19). En 1794, ses études sont terminées. Il rentre seul, à pied, sans argent, son sac sur le dos, à Condat (9).

Quel courage et quelle détermination l'envahissent, lors de ce voyage de retour. Il se sent l'âme d'un soldat. Mais la tradition familiale et l'autorité de son père lui rappellent que la chirurgie doit être sa voie.

Il se retrouve donc inscrit, dès son retour, à l'école médico-chirurgicale de l'Hôpital Saint-Alexis de Limoges. Son nom figure sur la liste des étudiants en 1794 (13).

2

SES DÉBUTS PROFESSIONNELS

Dupuytren Guillaume commença donc ses études de Médecine à Limoges. Il est alors élève stagiaire à l'Hôpital Saint-Alexis. Sa prétention commence à se manifester car, très vite, il estimera que l'enseignement promulgué est insuffisant et essentiellement pratique (3). Au bout de quelques mois, il préfère retourner à Paris pour y étudier, malgré les conditions misérables dans lesquelles il va vivre. Il repart à la capitale, sans argent ni bien quelconque, pour reprendre sa chambre au Collège de la Marche, avec la résignation d'être un futur chirurgien. Sa fierté devait dominer : son père lui avait imposé un métier et bien soit, il répondrait à son désir, de la façon la plus brillante. Il fallait qu'il se motive ; cela ne fut pas une tâche facile.

Sa première intrusion dans une salle de dissection se termina par un malaise avec évanouissement. Il était choqué, démoralisé et prêt à renoncer à cette carrière médicale ; mais c'était compter sans l'autorité paternelle. Après quinze jours de débats et de réflexions (9), Guillaume Dupuytren se ressaisit et, résolu, releva le défi. Il se battait et deviendrait chirurgien.

Pour ses débuts professionnels, Dupuytren eut la chance d'être pris en charge par un compatriote : Boyer (d'Uzerche). Ce dernier fut beaucoup plus qu'un professeur pour Dupuytren ; très vite, il devint son second père.

L'entrée à l'école de Santé et de Médecine ne se fit pas sur concours ou examen de dossier. C'est par relations que Dupuytren obtint son droit d'inscription. Il bénéficia de l'appui de deux grands personnages appartenant au domaine médical de l'époque : Thouret et Boyer.

L'oncle de Guillaume Dupuytren, Mr Vergniaud, connaissait très bien Thouret, premier directeur de l'école de Santé de Paris ; l'amitié de l'oncle Vergniaud avec Thouret permit au neveu Guillaume, un passage privilégié dans le rang des futurs médecins.

Le jeune étudiant Dupuytren se distingua très vite. Il se révélait être un travailleur assidu et ardent. Une vocation était en train de naître. Devant tant de bonne volonté et d'aptitudes, Thouret fit les éloges de son élève à Boyer. Ce dernier le prit dans son service, à la Charité. Ce fut, pour Dupuytren, le premier contact avec l'anatomie et la chirurgie.

Si sa situation professionnelle semblait débiter confortablement, il n'en était pas de même pour ses conditions de vie. Il partageait alors sa chambre d'étudiant avec un ami et collègue, Alard. Ses parents ne lui seront d'aucune aide financière (19). L'habitat est des plus rudimentaires avec, comme mobilier, le strict minimum. Nous sommes dans les débuts de la République, en pleine Terreur, avec le fonctionnement intensif de la guillotine. L'économie de la France est désastreuse. Les assignats dévaluent chaque jour ; le pouvoir d'achat devient quasi-inexistant. La misère règne. Dupuytren en subira, lui aussi, les conséquences.

Cette période de sa vie sera toujours présente dans ses souvenirs (9). Elle représentera l'école du courage et de la volonté. Il gardera longtemps à l'esprit ces longues semaines

d'hiver à travailler dans le froid et la faim, courbé sur ses livres, à la lumière d'une simple chandelle. Cette période où sa vie d'homme a été forgée, il ne l'oubliera pas (1). C'est pourquoi, lors de l'introduction de la vaccine en France, il fit lui-même la vaccination aux élèves du Collège de la Marche (9).

Une anecdote est rapportée sur ce passage miséreux de sa vie d'étudiant, révélant toute sa vanité et son orgueil *. On dit que Dupuytren, dans sa chambre, fut visité par l'économiste Saint-Simon, chef de l'ordre du même nom. Saint-Simon, après avoir constaté les conditions de vie pitoyables de Dupuytren, aurait laissé en partant, une certaine somme. Dupuytren, blessé dans son honneur, courut après Saint-Simon et, lui rendant l'argent, lui dit : "Monsieur, vous avez oublié chez moi cette somme ; je viens vous la remettre".

Quelque temps plus tard, Dupuytren aurait accepté la charité d'un auvergnat, porteur d'eau, aussi miséreux que lui. Cette aide lui permit de déménager au couvent des Cordeliers.

Cette fierté d'âme dont il fit preuve envers Saint-Simon, on ne la retrouvera plus chez Dupuytren. Au fur et à mesure qu'il prendra place dans le monde médical, les bassesses naîtront et grandiront. Stimulé par la misère, il se consacre entièrement à son travail d'étudiant. Sa joie de découvrir est immense. Il a soif de savoir. Sa passion naît. C'est un étudiant acharné, passant de nombreuses heures supplémentaires à l'hôpital, afin d'apprendre encore et encore plus.

Il fournit d'énormes efforts pour réussir. Quelle conquête cherche-t-il ? Veut-il faire plaisir à ses parents et, ainsi, honorer sa famille ? Non. Ses attaches limousines, il va bien vite les oublier, et pour longtemps. Il ne reviendra plus à Pierre-Buffière. Pour un passage en Limousin, il faudra attendre les élections législatives de Saint-Yrieix la Perche, en 1831 (8). Dupuytren se présenta comme candidat et subit un échec. Nous reverrons cet intermède politique dans un autre chapitre.

Dupuytren est hanté par les honneurs. Il ne rêve qu'à sa progression sociale. A lui de prononcer deux phrases révélatrices de son caractère dominateur (9) :

"Mieux vaut être le premier dans un village que le second à Rome".

"Rien n'est tant à redouter pour un homme que la médiocrité".

Son acharnement au travail et ses capacités intellectuelles lui permettent d'amasser très vite et bien, un grand nombre de connaissances. Boyer le soutient et Thouret ne cesse de l'encourager ; c'est le premier qui devina en Dupuytren un futur grand nom de la chirurgie.

* Balzac s'inspira de son histoire pour écrire un conte philosophique intitulé "La messe de l'athée", dont nous reparlerons ultérieurement.

Quelque temps plus tard, le directeur de l'Hôpital de Montpellier demanda à Thouret un chirurgien, pour remplacer un professeur décédé, et il cita Dupuytren. Thouret répliqua : "vous n'êtes pas assez riches, à Montpellier, pour payer un tel homme !" (9).

Le fruit de son travail commence à donner. Corvisart le distingue et le charge du Service des autopsies. Il devient collaborateur et confident de Leclerc. Il acquiert aussi un poste de préparateur à l'École de Pharmacie.

Ses professeurs sont alors (9) :

- pour la chirurgie et l'anatomie : Boyer, Corvisart et Pinel
- pour la chimie : Vauquelin et Bouillon-Lagrange
- pour la physiologie : Leclerc
- pour la pathologie externe : Lassou
- pour la médecine opératoire : Sabatier et Lallement
- pour la pathologie interne : Portal
- pour la chimie animale : Fourcroy et Cuvier (14).

En février 1795, lorsqu'un concours s'ouvre pour la place de six prosecteurs, malgré son jeune âge (dix-huit ans) la quatrième place lui revient. Le rôle de prosecteur consiste à devenir l'aide des professeurs (et pour Dupuytren, celui notamment de Leclerc). De plus, financièrement, cette place est intéressante pour un étudiant.

A cette époque, Dupuytren donna ses premiers cours sur l'anatomie et la physiologie. Son enseignement eut bientôt un grand succès et ses mérites furent appréciés puisque le Conseil de l'École demanda son exemption du service militaire. Ce fut une démarche positive (19).

Le début de la chasse aux honneurs a sonné. En quelques années, on va le voir gravir une à une, les places les plus prisées de la chirurgie. Les moyens de servir son ambition ne seront pas toujours des plus nobles. Son intelligence lui fit comprendre très vite que, pour réussir, il fallait qu'il s'entoure de protecteurs (14). Il sut s'en créer, quitte à les lâcher après avoir usé de leur crédit. Il faut savoir profiter du travail d'autrui, des autres, des erreurs des concurrents, en provoquer, au besoin. Cette devise devint celle de Dupuytren ; il passa maître à ce jeu.

Cette ruse était facile pour lui car, se sentant un être supérieur, dominateur, il n'aimait pas les hommes (23). Son esprit fin, didactique, lui permettait de manoeuvrer à sa guise les événements. Ses victoires, il les devait à une tenace préparation. Avec les connaissances amassées, qu'il savait choisir et lier pour leur utilité immédiate, mais sachant aussi, avec un puissant esprit, les consolider ou les redresser d'expériences et en dominer l'élargissement (20). Pour cette raison, un conflit naquit entre Laënnec et Dupuytren ; Laënnec accusait Dupuytren de reprendre les thèses de Bichat pour son propre compte (3 - 9).

Le rôle de prosecteur est d'une durée limitée à deux ans. Dupuytren doit donc penser à son avenir. En 1796, naît à Paris, sous l'impulsion de Bichat et d'autres étudiants, "La Société Médicale d'Emulation". Dupuytren s'y inscrit dès le départ. C'est pour lui, un moyen de se faire remarquer, d'autant qu'il fut l'un des artisans du succès de cette société. Cette dernière regroupait des noms illustres, tels : Larrey, Portal, Pinel, Corvisart, Roussel, Bayle, Duméril, Alibert, Récamier, Marceau de la Sarthe...

Il commençait à être connu ; il lui fallait maintenant aller plus loin et se détacher de tous. Ainsi, il ne s'attarda pas longtemps au sein de cette société, qu'il considéra comme une "parlotte" (14).



Portrait de Dupuytren, d'après une gravure en taille douce.

3

SA CARRIÈRE

Dupuytren poursuivait la renommée ; il voulait la gloire. Etre le plus célèbre et le plus riche des chirurgiens de son temps devenait le but ultime de son ambition. Comme prosecteur à dix-huit ans (1795), il venait de faire ses premiers pas dans le monde médical. La porte était ouverte ; à lui d'en franchir le seuil.

Grâce à la Société Médicale d'Emulation (1796), il venait de sortir de l'ombre. Dupuytren devait avancer rapidement, et se faire un nom dans la science (24). C'était un combattant farouche, obstiné, plongé dans le réel, sans autre lyrisme que celui des victoires ou du tréteau (20). Son orgueil ne tolérait point l'orgueil d'autrui. Son appétit de notoriété lui rendait insupportable et rivale toute autre gloire. Cet homme fait pour dominer allait connaître rapidement une prodigieuse carrière. Son travail opiniâtre et son intelligence le servaient. Les situations les plus brillantes, les honneurs furent conquis, mais pas toujours de façon loyale. Il n'eut pas une "belle âme" (14). Il fut riche et célèbre comme il le désirait mais, derrière ce visage hautain, se cachaient beaucoup de tristesse et de malheur. Son caractère et ses actions le condamnaient à souffrir intérieurement, mais il était trop fier pour en parler. Pourtant, à l'approche de sa mort, il devait prononcer ces mots : "Que ferais-je de la vie ? La coupe en a été si amère pour moi" (19).

On pourrait détailler la carrière médicale de Dupuytren en deux parties :

- l'une, très courte - de 1795 à 1802 - concernant l'anatomie.
- l'autre, plus longue - de 1803 à sa mort - regroupant sa carrière opératoire (15).

La période anatomique de sa formation, qui va durer sept ans, sera le fondement solide de sa valeur chirurgicale. Dans cette partie de son évolution, il est très influencé par les travaux de Bichat. Comme ce dernier, il se dirige vers l'anatomie pathologique. Devenu chef des travaux anatomiques par nomination (1801), Dupuytren va enrichir, en une année, son école de mille pièces autopsiques (15), la majorité sur les artères et les veines. Ses élèves avaient l'ordre de rechercher toutes les lésions ou anomalies qui pouvaient exister sur les cadavres reçus et disséqués. Il voulait entreprendre un traité d'anatomie pathologique.

Toutes les pièces intéressantes découvertes au cours de ces recherches, il les étudiait et les classait lui-même. Elles étaient ensuite dessinées par Lemonnier, ou modelées par Pinson, tous deux attachés à l'Ecole de Médecine (9). Après sa mort, elles furent réunies au Musée Dupuytren.

Cette période anatomique de sa vie fut conclue par la fondation d'une Société. En 1803 il créa, avec Bayle et Laënnec, la "Société Anatomique". Cette dernière permettait la diffusion d'un enseignement fécond, reposant sur des documents fiables. On présentait aux élèves les pièces intéressant l'anatomie normale et l'anatomie pathologique. Parallèlement, Dupuytren donnait des cours dans un établissement médical privé, ouvert par un riche

industriel. Toutes les célébrités médicales de l'époque (9) venaient y enseigner, moyennant rétribution.

En 1802, Dupuytren a vingt-cinq ans ; la seconde étape de sa vie commence. Il est nommé chirurgien de seconde classe à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il s'agit là d'un rôle de surnuméraire. Ce temps lui permettra de présenter, en 1803, sa thèse de doctorat en Médecine. Elle avait pour titre : "Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique" (9), et était dédiée à Boyer, son premier maître.

Le chapitre concernant l'anatomie étudiait les canaux veineux de tous les os, et notamment ceux du crâne. Puis, il présentait ses observations sur le rôle des ligaments latéraux dans les articulations gynglimoïdales. De ces moyens de soutien, il déduisait les différents types de luxations possibles. Le second chapitre de sa thèse, consacré à la physiologie, portait sur une étude du chyle.

Mais, le travail le plus intéressant et inédit était celui fait sur l'anatomie pathologique. Dupuytren présente cette branche de la médecine comme science à part entière. Pour lui, l'anatomie pathologique, c'est l'avenir. Elle doit être le confluent de la médecine, de l'anatomie et de la physiologie. Le progrès ne pourra se faire que si cette union existe. Dupuytren, influencé par Morgagni et Bichat, démontrait que les mêmes lois président à l'évolution des tissus morbides et à celle des tissus normaux. Sa thèse connut un grand succès.

Parallèlement, pendant cette tranche de vie où il avait un poste de chirurgien de seconde classe, il profitait de son temps libre pour donner des cours - trois heures par jour - à l'amphithéâtre de Médecine. Il professait ainsi, la clinique externe (tous les matins), l'anatomie (tous les soirs), la physiologie (les mardi, jeudi et samedi), l'anatomie pathologique (les lundi, mercredi et vendredi). La même année que celle de sa thèse, il fut nommé inspecteur de l'Université.

Il ne cesse de travailler. En 1808, le poste de chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu se libère. Giraud, qui occupait cette place, part pour suivre Louis-Napoléon. Dupuytren profita de cette chance puisque c'est lui qui fut nommé comme nouveau chirurgien-adjoint. Il s'empara de cette place avec la ferme détermination d'y briller. Son chef, Pelletan, est un homme âgé, indolent, temporisateur, aimant ses aises (14). Il était souvent absent (22). C'était un chirurgien de la vieille école, très superficiel, ce qui amena très vite un conflit entre lui et Dupuytren.

Dupuytren apporta dans le service autant de zèle et d'exactitude que Pelletan y mettait de négligence (9). Mais Dupuytren ne s'arrête pas là. Il va se montrer interventionniste, souligner les erreurs de son maître, ne manquera jamais une occasion de le prendre publiquement en défaut, de lui tendre des pièges, de l'amoindrir aux yeux des élèves, d'enlever la confiance aux malades (14).

Pelletan était un orateur éloquent, surnommé le chrysostome des chirurgiens, mais médiocre opérateur (19). Dupuytren le guettait ; il l'assistait avec une rigueur de juge. Rien ne l'empêcha d'écraser avec un sérieux glacé, un Pelletan sans zèle, sans éclat et de souligner par un silence de consternation ou des arguments implacables, les erreurs du vieil homme (20). A côté de la faiblesse de Pelletan, se dressait la puissance robuste d'un coriace accapareur. Dupuytren domina et manipula Pelletan. Ce dernier en vint à douter de lui-même. C'est bien autre chose qu'un conflit de génération qui s'instaura. Le despote Dupuytren commençait à naître. La gloire, il la voulait par tous les moyens. Il n'eut aucun respect pour son maître âgé et dépassé. Aucune vénération ou politesse ne furent accordées à Pelletan. Dupuytren passa ses jours à humilier son maître. Pelletan était affecté d'une bronchite chronique qui, surtout en hiver, prenait assez d'intensité pour exiger quelques jours de repos (22). Alors, Dupuytren demeurait le maître de l'Hôtel-Dieu. De plus, Pelletan lui avait donné tout le service des femmes, de façon permanente. Dupuytren ne dit jamais merci à Pelletan. La reconnaissance est un sentiment qui resta toujours étranger à Dupuytren (14).

En 1814, Pelletan va connaître un échec opératoire, un de plus. Mais celui-ci va être retentissant car il va permettre à Dupuytren de débusquer son maître de la place de chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu. La façon dont Dupuytren procéda n'est pas des plus glorieuses. Il joua le rôle d'un traître qui dénonça la faute de Pelletan auprès des officiers Russes.

Voici l'histoire sur l'opération qui motiva la retraite de Pelletan. Un soldat russe avait été blessé par un coup de fourche au niveau de la cuisse, avec atteinte de l'artère fémorale (5). Il s'était, par la suite, constitué un faux anévrisme. Pelletan méconnut cette formation. Il pensa être en présence d'un abcès. Il donna de larges incisions dans les tissus infiltrés et l'hémorragie fut impressionnante, d'après les témoins (17). Il décida la ligature du tronc artériel principal. Du fait du faux anévrisme, les rapports anatomiques étaient bousculés et Pelletan paniqué, ne put passer son aiguille courbe autour de l'artère. L'autopsie démontra l'erreur de Pelletan. Dupuytren s'empressa de dénoncer le cas à Sir James Willey, médecin du tsar, dont il était devenu l'ami (14). Une commission de chirurgiens russes fut chargée d'une enquête. A la suite de cette malheureuse opération, Pelletan prit sa retraite. Le ministère de l'Intérieur invita le Conseil des hôpitaux à lui présenter une liste de candidats aptes à reprendre la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu (17). Dupuytren fut placé au troisième rang, derrière Boyer et Dubois.

Le gouvernement voulant donner satisfaction à l'empereur Alexandre et reconnaissant du reste les services rendus, nomma Dupuytren le 2 septembre 1815 à la charge de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Au lendemain de sa nomination, il demanda que le traitement de chirurgien en chef fut conservé à Pelletan. Cette aumône venant de

Dupuytren n'était pas un geste charitable, mais un signe de domination. Il n'éprouvait aucun scrupule. Pourtant, s'il avait été honnête et sincère, il aurait dû gratifier Pelletan. Car c'est grâce à celui-ci qu'il avait obtenu, trois ans plus tôt, en 1812, la chaire de Médecine opératoire.

Cette place était vacante depuis la mort de Sabatier. Plusieurs concurrents se présentèrent pour la succession, Roux, Marjolin, Tartra et Dupuytren. Par suite des mauvais antécédents de Dupuytren, certains membres du jury se retirèrent (Percy, Richerand et Dubois). Les bassesses de Dupuytren envers son chef, Pelletan, commençaient à être connues de tous. Dupuytren était considéré comme un confrère dangereux. Pelletan qui était membre du jury, savait mieux que personne tout cela. Lors de la délibération, les juges dirent à Pelletan que c'était lui, le plus apte à nommer un concurrent. Les autres se reporteraient à sa décision. La réponse de Pelletan fut la suivante : «Ici, comme juge, je dois oublier le tort de Monsieur Dupuytren envers moi ; selon ma conviction il mérite nos suffrages» (22).

Pelletan plein de bonté, permit donc à Dupuytren d'acquérir la chaire de Médecine opératoire, qu'il transforma en 1815 en cours de clinique chirurgicale. Trois années après cette nomination, Dupuytren destituait son maître Pelletan. Quel remerciement !

Son règne despotique sur l'Hôtel-Dieu commençait et allait se perpétuer pendant vingt ans. Ses autres titres et honneurs sont résumés dans le tableau suivant.

LES TITRES ET LES HONNEURS DE DUPUYTREN

(3 - 4 - 9 - 11 - 14 - 19)

- 1795 : Il obtient le poste de prosecteur (18 ans)
- 1796 : Il rentre à la société médicale d'Emulation
- 1801 : Nomination comme chef des travaux anatomiques (24 ans).
- 1802 : Il devient le chirurgien de seconde classe de l'Hôtel-Dieu (25 ans)
- 1803 : Avec Bayle et Laënnec, il fonde la société Anatomique.
Il présente sa thèse de doctorat en médecine (26 ans).
Il devient inspecteur de l'université.
- 1808 : Il passe chirurgien-adjoint à l'Hôtel-Dieu (31 ans) et prend le poste d'inspecteur général des études de l'université.
- 1812 : Il présente sa candidature à la chaire de Médecine opératoire et devient ainsi professeur de Médecine opératoire (35 ans).
- 1815 : Il obtient le rang de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et passe professeur de clinique chirurgicale (38 ans).
- 1816 : Obtention de la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Michel, de la croix de chevalier de la légion d'honneur*, et du titre de Baron.
- 1819 : Il devient consultant du roi Louis XVIII, puis le premier chirurgien de Charles X.
- 1820 : Il accède au titre de membre titulaire de l'Académie Royale de Médecine.
- 1825 : Il est membre de l'institut.
- 1832 : Il devient membre honoraire de la «Physico-Medical Society» de la Nouvelle-Orléans.
- 1833 : Il reçoit la médaille de Bronze de Louis-Philippe pour avoir combattu l'épidémie de choléra à Paris.
Il est nommé membre de l'Académie des Sciences de Palerme.

* En 1814, lors du combat sous les murs de Paris, contre les russes, Dupuytren se transporta avec tous ses internes sur le champ de bataille, opérant, pansant, sans distinction les blessés français et ennemis. Sa conduite courageuse lui valut la croix de la légion d'honneur de l'Académie Royale de Médecine (13 - 14).

Dupuytren eut une carrière fulgurante. Son ardeur au travail l'aïda beaucoup dans sa tâche, mais son ambition lui servit de guide vers le succès. Cet être dominateur, accapareur, sans scrupule, devint pour ses collègues un homme dangereux. La méfiance s'instaura.

"Quand on le vit paraître seul, sur les ruines de Pelletan, sur les cendres de Bichat et de Desault, une surprise mêlée d'inquiétude et de défiance s'empara des esprits" dira Pariset (4).



Ach. Martinet

del. et Sc.

Guillaume DUPUYTREN

4

LES RAPPORTS AVEC
SES COLLÈGUES
LA RÉVÉLATION DE
SON VÉRITABLE CARACTÈRE

Dans le chapitre précédent, on a vu comment Dupuytren, traître, avait humilié son maître Pelletan, dans le seul but de prendre sa place. Dupuytren savait aussi jouer le rôle de l'hypocrite pour aboutir à ses vœux. Le soir de sa nomination comme professeur de médecine opératoire (22), il accepta de venir dîner chez Pelletan. Il le combla de remerciements mensongers ; il l'appelait son Maître. Il disait qu'il n'oublierait jamais que c'était grâce au suffrage de Pelletan qu'il devenait professeur de médecine opératoire. Le fils de Pelletan ne fut pas dupe de la fausseté de Dupuytren. Pour cette raison, Gabriel Pelletan refusa catégoriquement que Dupuytren soit présent aux funérailles de son père.

Pelletan ne fut pas la seule victime de l'ambition débordante de Dupuytren. Certes, son sens aigu de l'observation, son ingéniosité, son raisonnement d'une logique rigoureuse, lui valurent d'accéder aux postes les plus élevés et aux plus grands honneurs (9 - 24), mais les moyens qu'il déploya parfois pour y parvenir restent tout à fait contestables.

Sa personnalité n'est pas séduisante. Percy qualifiait Dupuytren comme étant « le premier des chirurgiens, le dernier des hommes » (3). Il ne fut pas heureux (14) ; rongé par l'ambition, il ne recula devant aucune bassesse, aucune vilénie pour atteindre le but qu'il s'était proposé et, prêtant à autrui les mêmes sentiments, il se méfiait de tout le monde, comme tout le monde finit par se méfier de lui ; il en arrivera à se croire persécuté (17).

Sa susceptibilité était extrême (24). Chaque blessure saignait secrètement car, en raison de son orgueil, de sa force de caractère, Dupuytren sut presque toujours se contenir, se montrer ferme et digne. Sous cette brillante surface, se cachaient l'angoisse et le chagrin. Tout le monde lui tendait la main, mais personne ne la lui serrait (24). Il se créa des ennemis au sein-même de la population de ses élèves. Lisfranc est l'un des exemples les plus connus et représentatifs. Par trois fois, Dupuytren joua, auprès de son élève, le rôle du traître.

La première fois, Dupuytren promit à Lisfranc d'appuyer sa candidature pour entrer à la Faculté comme professeur, et lui remit une lettre pour le ministre. Lisfranc (15) fut exclu des nominations et apprit que la recommandation de Dupuytren était, en réalité, un réquisitoire le présentant comme un opérateur médiocre et un esprit révolté.

Dupuytren tenta ensuite de critiquer certains mémoires de Lisfranc, afin de lui en retirer le mérite (9).

La troisième trahison de Dupuytren, fut celle qui engendra une haine profonde et durable chez Lisfranc (14). Dupuytren qui rêvait de faire du service de la Pitié, une annexe de celui de l'Hôtel-Dieu, avait agi en sous-main pour empêcher Lisfranc d'être nommé chirurgien-chef de cet hôpital. Lisfranc ne cessa alors d'injurier Dupuytren (9), le traitant de « grenouille du bord de l'eau », « de brigand », « d'infâme », disant de lui « qu'il portait un cœur de chien couchant avec une enveloppe de sanglier » (14).

En 1834, Lisfranc concourt pour la chaire de clinique chirurgicale, vacante par suite de la mort de Boyer. Malheureusement pour Lisfranc, Dupuytren fait partie du jury et la place lui est refusée (15).

Paradoxalement, en 1835, Lisfranc occupait la place de président de l'Académie (9), lorsque survint la mort de Dupuytren. Il lui revenait donc la charge d'annoncer ce décès. Il sut garder ce jour-là, la dignité de sa fonction, et rendit à son premier maître l'hommage d'un reconnaissant élève.

Marjolin fut également l'une des victimes du maître. Dupuytren l'amoindrit et le tint en position subalterne (15). Delpech, qui osait tenir tête à Dupuytren, fut évincé (15). Ainsi, il n'hésitait pas à mettre à la porte les étudiants pour de simples calembours ; Ricord fut de ceux-là (25).

Dupuytren était malin ; pour ne pas subir la rivalité de ses contemporains, il leur proposait des postes en province (Caillot et Flamand à Strasbourg, Fleury à Clermont, Flaubert à Rouen et Delpech à Montpellier) (14). Ses rivaux, ainsi éloignés de la capitale, il pouvait continuer à régner tranquillement.

Dans son service, il exigeait une docilité sans réplique, se refusait, par ivresse de supériorité, des assistants dignes de lui, écartait par autoritarisme les natures indépendantes, même s'il les préférait secrètement (20). Il était plus heureux d'être craint que de séduire. Plusieurs chirurgiens de grand savoir (4) et habiles opérateurs furent, pour leur malheur, contemporains de Dupuytren, et se trouvèrent écrasés par sa personnalité. On peut citer Roux, qui dut attendre la mort de Dupuytren pour lui succéder à l'Hôtel-Dieu. Mais il se heurta à l'hostilité des internes, fidèles au maître disparu.

Sa réputation, son ascension, ses prétentions devaient lui attirer des jalousies. Pour cela, Richerand fut le plus tenace de ses adversaires. Tous deux s'accusaient, et non sans raison, de profiter des travaux de Bichat (14). «Zoïle incorrigible» disait Dupuytren de son rival, qui ripostait en le traitant «d'homme au coeur de glace, à l'encéphale cerclé de bronze, qui ment comme on respire !» (14). Richerand était, lui aussi, dépourvu de scrupules. Il ne manqua jamais une occasion d'attaquer Dupuytren, usant des arguments les plus perfides et n'hésitant pas à faire allusion à sa vie privée.

Richerand présenta en 1895, à l'Académie de Médecine, une histoire des progrès récents de la chirurgie. Dans son discours d'inauguration, il en profita pour traiter anonymement Dupuytren de charlatan dangereux, d'usurpateur, de maître dans l'art de l'intrigue, de détenir le monopole de la médecine (9).

Dupuytren souffrit toute sa vie de ces accusations (20) ; aussi, sentant sa mort proche, il demanda que l'on fasse venir Richerand à son chevet. Peut-être attendait-il de son rival une rétractation, un pardon ? Richerand vint et s'apitoya devant le mourant. Après quelques minutes, ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Dupuytren pouvait mourir en paix.

Par contre, il ne put jamais lutter contre l'ombre que lui faisait Bichat. Son appétit de notoriété lui rendait insupportable et rivale toute autre gloire (20). Bichat était tuberculeux et mourut à trente et un ans. Dupuytren s'écria : «je commence à respirer » (24).

Dupuytren publia sur l'ouvrage de Bichat concernant l'anatomie générale, un compte rendu d'une grande sécheresse, et se mit à collaborer avec Chaussier (14). Lorsque Bichat mourut, Dupuytren se détacha de Chaussier. Il l'abandonna avec désinvolture tout en s'attribuant par la suite, toutes les découvertes faites en commun.

Dupuytren ouvrit un cours d'anatomie pathologique à l'école pratique, utilisant les travaux de Bichat sans jamais prononcer son nom. Mais Laënnec (3) ne permit pas qu'on diminuât l'oeuvre de Bichat. Il rétablit les faits altérés et les dates falsifiées. Dupuytren avait fondé de grands espoirs en Laënnec, qu'il considérait comme son ami. A partir de la polémique sur l'oeuvre de Bichat, une antipathie naquit entre les deux hommes. Laënnec était trop indépendant pour s'entendre longtemps avec un être aussi autoritaire que Dupuytren (14). Pour accentuer la rupture entre les deux personnages, Laënnec ouvrit un cours public sur l'anatomie pathologique (parallèlement à celui de Dupuytren) et publia un traité sur cette même matière (3 - 19). Les deux hommes ayant appartenu à la Société d'Anatomie, avaient travaillé sur le même projet de traité d'anatomie pathologique. Aussi ne cesseront-ils de se ravir la parenté des idées et des découvertes (19).

Pour en finir avec l'homme sans scrupule qu'est Dupuytren, il faut raconter plus en détail la façon dont il obtint la chaire de Médecine Opératoire ; je devrais plutôt dire «voler» le titre, aux dépens des autres concurrents : Roux, Tartra et Marjolin.

Le concours comportait une première épreuve écrite (9). La question fut tirée au sort. Il s'agissait de «l'anévrisme». La seconde partie était écrite aussi, mais cette fois, il fallait une rédaction en latin sur «De Curatione Fistularum» (9). La troisième épreuve, était celle de la thèse. Dupuytren traita «la lithotomie».

Ensuite, les candidats devaient réaliser trois opérations sur le cadavre (19) :

1 - une lithotomie par deux méthodes différentes :

l'une offrant un abord de la vessie par les faces latérales et dite «taille latéralisée»

l'autre consistant en une incision du corps de la vessie au-dessus de la branche des pubis.

2 - une ligature de l'artère fémorale, dans le cas d'anévrisme de la poplitée.

3 - une désarticulation de l'épaule.

Le concours se terminait par un exposé oral d'une demi-heure. Dupuytren parla de la luxation de l'articulation du coude (19). Au terme de tous ces exercices, Dupuytren fut le vainqueur, mais au prix d'une belle supercherie.

Dupuytren rédigeant lentement, remit sa thèse à la dernière minute à l'imprimeur (9). Les corrections à faire étaient si nombreuses que le délai imparti par les juges serait dépassé.

Dupuytren, découragé, voulut se retirer du concours. Mais le libraire Crochard, qui éditait le début du *Traité de médecine opératoire* de Dupuytren, arrangea les choses. Il s'entendit avec l'imprimeur qui déclara qu'un des ouvriers, en transportant la composition, avait trébuché et que, dans cette chute, les planches s'étaient décomposées, et que «l'une des formes était tombée en pâte» (19).

Dupuytren ne pouvait donc être rendu responsable de cet accident et on devait lui accorder un sursis pour la présentation de sa thèse. Le doyen demanda une attestation des faits aux ouvriers de l'imprimerie. Le certificat fut signé et Dupuytren put rester en compétition (9). Sa thèse sur la lithotomie fut longtemps considérée comme un chef d'oeuvre d'anatomie chirurgicale, de précision, de style et de méthode (9 - 19). Cet ouvrage fut l'une des raisons de sa réussite au concours. Dupuytren suscita ensuite l'admiration du jury en exécutant avec dextérité et rapidité, la désarticulation de l'épaule (2). N'oublions pas non plus que, lors de ce concours, Pelletan donna gracieusement sa voix à Dupuytren.

De par sa conduite et son caractère, Dupuytren s'était fait beaucoup d'ennemis. Avait-il des amis ? Oui, mais très peu. L'un de ses plus fidèles ami et admirateur est Cruveilhier. Ce compatriote, élève docile et dévoué, n'écrivit que des éloges sur son maître (19). Il conserva la confiance de Dupuytren, au prix de durs sacrifices (14). Il dut retarder de deux ans la parution de son traité d'anatomie pathologique parce que son maître prétendait faire paraître le sien.

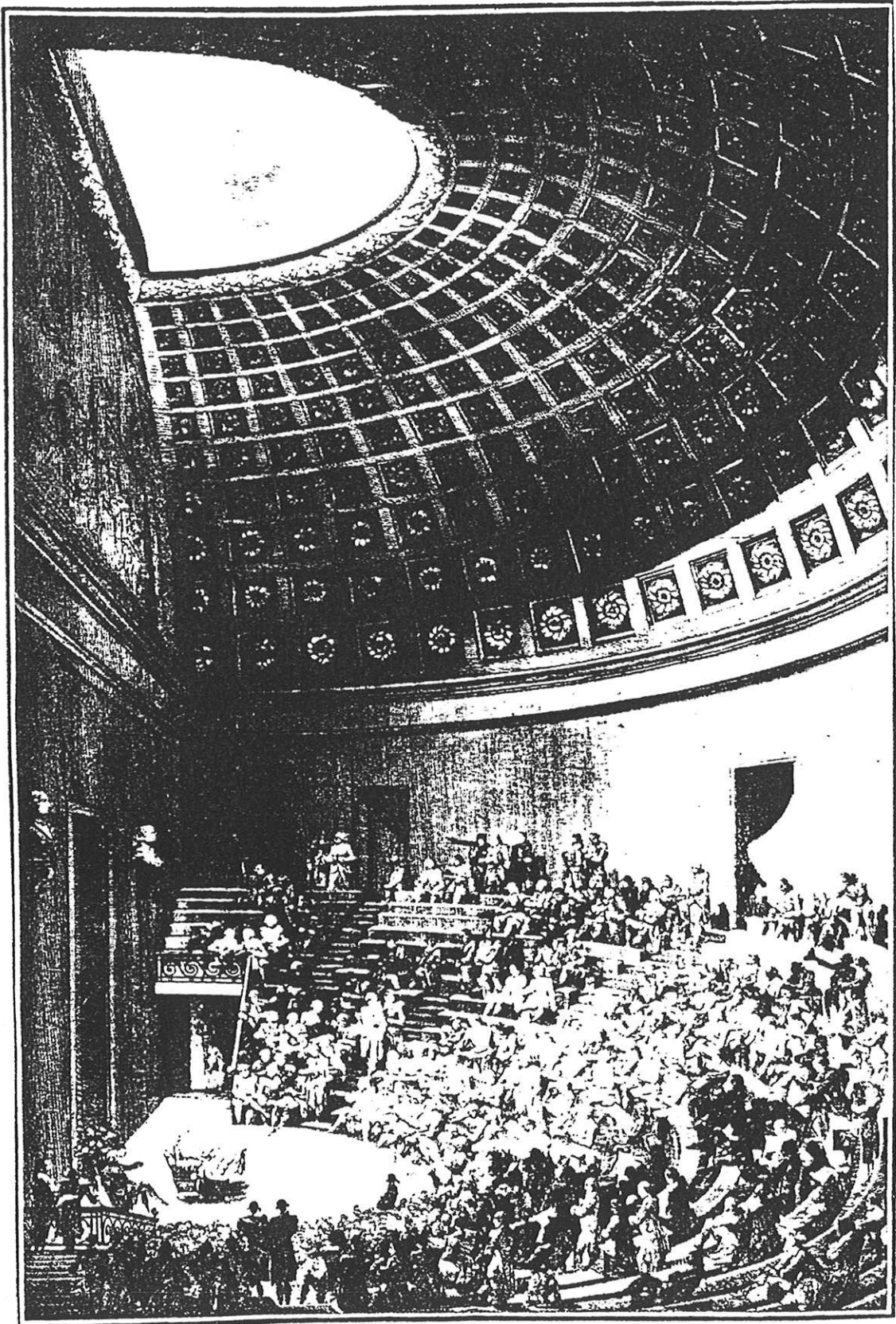
Dupuytren trouva en Marx, un autre homme de confiance. Marx fut remarqué par le maître grâce à sa passion pour la médecine (10). A la fin de son internat, il devint le commensal de Dupuytren. Son rôle était multiple (assistant, secrétaire, copiste même de Dupuytren). Il semblerait que le manuscrit sur les anus contre nature ait été préparé pour l'impression de la main de Marx, çà et là, quelques corrections de Dupuytren, apparaissent (10). Pendant le voyage en Italie de Dupuytren, Marx reçoit le traitement de son maître absent (10).

Sanson fut un ami et collègue de Dupuytren. C'était un homme effacé (15).

Dans les relations du maître, on trouve aussi Breschet, Broussais, Biett, Bouillaud, Double, Récamier, Sainte-Beuve, et tous ses internes de l'Hôtel-Dieu (9). Il ne faudrait pas oublier de joindre à cette liste, les noms de Thouret et Boyer.

5

LE PROFESSEUR
ET
LE CHIRURGIEN
DE L'HÔTEL-DIEU



Leçon d'anatomie

Dessin de J. Gondoin illustrant son projet des bâtiments des Ecoles de Chirurgie à Paris (1780)

L'Hôtel-Dieu fut la vie de Dupuytren (26). Ce sont deux noms qu'on ne peut séparer. Il régna sur cet établissement en despote absolu et assumait dans le service une permanence journalière, sans manquer un seul jour à ses visites. Le repos unique qu'il put prendre, du moins qu'il voulut bien s'accorder, fut un voyage en Italie lors de sa convalescence. Il y eut aussi un petit intermède, pour une visite de travail en Angleterre (9).

Personne n'a mené une vie plus laborieuse, plus austère, plus rigoureusement dominée par les devoirs, plus étrangère à ce qu'on appelle les plaisirs (7). Il savait s'imposer toutes espèces de sacrifices (par exemple la chasse, qu'il adorait mais ne pratiquait pas). Avait-il un malade opéré en danger, même à l'hôpital, son front se couvrait d'un nuage, le sommeil fuyait sa paupière ; il ne retrouvait la liberté d'esprit et le repos, que lorsque le danger était conjuré (7).

Malgré tout le mal qu'on a pu dire sur les actions et le caractère de Dupuytren, tout le monde est unanime pour reconnaître son don d'orateur, de professeur et de grand chirurgien.

Grâce à lui, l'École de Chirurgie parisienne fut la première au monde (20). La renommée de Dupuytren dépassait les frontières. Il enseignait non plus la médecine opératoire mais la clinique chirurgicale. Dupuytren avait le tact chirurgical le plus développé qu'on n'ait jamais rencontré ; «c'est que personne n'avait plus vu ni mieux vu que lui ; c'est que personne n'avait fait plus que lui l'éducation de ses sens, et surtout du sens du toucher : c'est qu'il appuyait son diagnostic sur l'anatomie pathologique» (7).

Dupuytren n'opérait qu'après mûre délibération et qu'en cas de nécessité absolue (9). Il s'élevait contre les opérations de complaisance. Dupuytren n'était pas d'une grande habileté manuelle car il se rongea constamment les ongles (14). Sa gloire d'opérateur, il la doit à ses connaissances profondes de l'organisme, à sa rare sagacité pour le diagnostic et à son esprit d'analyse (9 - 24 - 20). Ces qualités lui fournissaient toujours le précieux avantage d'établir d'une manière sûre les indications, de saisir l'opportunité d'un moyen, de prévoir les accidents et de les combattre quand ils arrivaient (9 - 12).

Son sang-froid est légendaire (20 - 26). Ce qui a le plus frappé ses contemporains, c'est cette sorte de divination dont il faisait preuve lorsqu'il se trouvait en face de difficultés (9). Il avait une grande maîtrise de lui. Sa manière d'opérer était sans appareil ni coquetterie (24). Il travaillait lentement, méthodiquement et dans le but d'instruire ses élèves. Mais à une époque où l'anesthésie n'existait pas, il savait aussi être rapide et efficace lors d'amputations (4), ou bien avoir des gestes très audacieux (20).

Pour Dupuytren, il y avait deux choses à ne jamais compromettre :

- 1 - les jours du malade
- 2 - l'art que l'on professe (13)

Il n'oubliait jamais son rôle de professeur de clinique. Il choisissait toujours la position la plus favorable aux spectateurs. Il expliquait les divers temps de l'opération à mesure qu'il les exécutait (9).

Dupuytren excellait aussi dans l'art de persuader les malades de l'utilité d'une intervention (7). Il savait aussi entourer le patient de tous les soins hygiéniques et médicaux qui pouvaient assurer le succès d'une opération (7) ; aussi ne pratiquait-il jamais une intervention sans consulter avec un soin scrupuleux, la constitution médicale et épidémiologique. Il ajournait les opérations de taille quand sévissait la péritonite, de cataracte quand régnait l'ophtalmie, toutes les opérations de chirurgie quand régnait l'érysipèle (19).

Il eut cependant quelques accidents opératoires qui le bouleversèrent et le firent s'écrier : «Oh ! Le chien de métier !» Cette réflexion, il la confia à Cruveilhier en tête-à-tête. Il se trompait rarement mais, comme il le disait lui-même : «je me suis trompé quelquefois, mais je crois m'être trompé moins que les autres» (26).

Dupuytren ne citait jamais personne, bien moins encore les chirurgiens Français que les autres. Le dédain marqué pour tout ce qui n'était pas de lui, l'incitait à ne jamais donner de références étrangères (24). Méprisant profondément la pensée d'autrui, la considérant comme inférieure, il n'en parlait pas. Le secret de ce silence était dû aussi au manque d'érudition de Dupuytren (7 - 17).

Malgré tout, ses internes l'aimaient et le vénéraient (17). Pour certains, dont Cruveilhier, Dupuytren était le Dieu de la chirurgie (7). Tous ses élèves admiratifs, envieux devant le maître, auraient voulu avoir sa profondeur d'examen qui induisait le diagnostic vrai, et le traitement à donner (7 - 12).

Quiconque veut louer Dupuytren sans restriction doit le considérer comme professeur, c'est là son triomphe (3 - 24). Il séduisait ses auditeurs (26). Devant un nombre, chaque jour grandissant, d'élèves et de médecins venus de France, d'Europe et de tous les pays du monde, il professait son art de façon remarquable. Son grand talent était celui d'orateur, toujours simple et admirable de clarté (26). Dupuytren avait pour l'exposition didactique, un don exceptionnel.

Sa logique étonnante était alimentée par une surabondance de connaissances (7). Il lui arrivait rarement de préparer une leçon ; c'était un improvisateur. Les idées se présentaient toutes rédigées à son esprit, dans l'ordre de leurs affinités, de leurs corrélations ; la chaîne de leurs déductions se déroulait d'elle même dans cette tête où tout était à sa place, les expressions comme les idées (7). Il se répétait souvent, afin disait-il, d'avoir la chance d'être bien compris une fois (24).

Son oeil pénétrant savait distinguer parmi les auditeurs, l'intelligence paresseuse ou inattentive qui n'avait pas suivi le sens de ses paroles et aussitôt, les mêmes idées, sous une autre forme et présentées avec plus de chaleur, pénétraient de vive force les esprits les plus

rebelles (7). Sa parole était douce, calme, fluente, facile sans prolixité, élégante sans recherche (24). Il ne se souciait pas de l'éloquence. Les mouvements à froid, l'animation verbeuse, certaine mélodie d'accent et de ton, lui étaient même antipathiques (24). Tout restait net, précis, intelligent. Tout tendait au but, à l'instruction. Il enlevait son auditoire. Il savait les guider et les pénétrer grâce à sa logique et sa facilité à formuler les idées.

Tout cela se passait au milieu de trois ou quatre cents élèves silencieux et attentifs. Maître respecté, il n'avait jamais besoin d'élever le ton (2). Dupuytren était un homme d'action. Il n'eut pas le génie qui découvre, mais il eut le génie qui applique (24).

Dupuytren était aussi un modèle dans l'art d'interroger un malade, de démêler la vérité de l'erreur (7). Il répétait souvent «La gent malade est éminemment menteuse» (9). Il consacrait beaucoup de temps à l'interrogatoire. Il s'agissait d'un moment primordial pour lui, où sa réflexion était mise en éveil. Il s'appliquait à la recherche de la vérité (9). Quand il voyait un malade pour la première fois, Dupuytren l'interrogeait toujours d'une voix affectueuse et calme (20). Il désirait obtenir des réponses précises. Si le malade répondait évasivement, Dupuytren s'irritait, sa voix devenait saccadée et il quittait le malade un instant pour revenir reprendre l'interrogatoire, son moment d'humeur passé. En quelques minutes, son diagnostic était fait (9).

Il avait pour les opérés et pour les enfants, une sollicitude particulière (9). Il faisait lui-même, tous les matins, les pansements des malades qui avaient subi une intervention les jours précédents. Il aimait les enfants, les caressait. Il était admirable avec eux (6). Il savait qu'à cet âge d'innocence et de candeur, on ne rencontre ni l'ingratitude, ni l'injustice.

Il passait beaucoup de temps avec les enfants nés aveugles, qu'il avait opérés. Après avoir donné la vue à ces jeunes gens, porteurs de cataracte congénitale, Dupuytren leur apprenait à regarder. Chaque jour, il venait leur donner des leçons. Il attachait les bras des enfants dans leur dos et les plaçait à l'extrémité de la salle, les assistants étant rangés de chaque côté. Le jeune opéré ne pouvant utiliser ses mains liées pour rectifier instinctivement par le toucher les erreurs de la marche, apprenait à se servir de ses yeux et venait à Dupuytren. Lorsque l'éducation était terminée, Dupuytren était heureux, car la joie du maître se révélait aussi naïve que celle de l'élève et cette expérience si vraie de bonheur avait quelque chose qui portait à l'attendrissement (6).

Physiquement, Dupuytren imposait le respect à tous ceux qui le voyaient pour la première fois. C'était un homme de belle taille, la dignité de son maintien le faisait remarquer entre tous ; à le voir passer, on reconnaissait le grand maître (12).

Il avait une démarche lente (9). Une tête noble portée sur de larges épaules, un front olympien sous lequel brillait l'éclat ardent de deux yeux noirs et profonds, un nez droit, un visage coloré, harmonieux et calme, une chevelure brune et abondante constituaient le portrait du maître (9). Sa charpente osseuse témoignait d'une constitution robuste (12).

Il était naturellement froid, sombre et concentré (19). Sa parole était brève : il avait ce ton de commandement qui n'admet ni discussion, ni réplique. Il distribuait les éloges mérités. Il ne critiquait, ni ne blâmait.

Les étudiants pouvaient facilement l'aborder, mais malheur à celui qui le dérangeait pour une chose inutile ou un discours prolix : il recevait immédiatement une rebuffade significative. Heureux au contraire, celui qui lui apportait un fait intéressant. Il obtenait pour récompense un signe gracieux (12).

Dupuytren imposa dans son service une propreté et une hygiène méticuleuses. Il avait coutume de dire : « le linge blanc est dans le traitement le plus grand élément du succès » (1).

Pendant les vingt années de son règne comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, il ne voulut connaître aucun repos. Il n'y avait pour lui, ni dimanche, ni fête. Son emploi du temps, hiver comme été, était identique : levé de très bonne heure, Dupuytren effectuait le trajet reliant son domicile (place du Louvre) à l'Hôtel-Dieu, à pied (9). Son arrivée dans son service était annoncée par des coups de clochette. Les infirmiers accouraient, le débarrassaient de son manteau et de son chapeau, et l'aidaient à mettre son tablier blanc, qu'il faisait remonter jusque sous les aisselles. Il faisait l'appel des internes et des externes. Malheur à celui qui manquait ! Son expulsion était presque toujours irrévocable. La discipline se voulait rude. La visite commençait. Il marchait silencieusement et lentement devant ses élèves. Il s'arrêtait auprès de chaque malade qu'il encourageait. Il fallait qu'il voit tout par lui-même. Il n'adressait la parole aux élèves que dans l'intérêt du service. Cette visite rigoureuse durait trois heures (9).

Si l'on veut se faire une idée de l'activité de ce service, il convient de se reporter, à titre d'exemple, au compte rendu des opérations faites en 1818 (publiées par le Docteur Marx), repris à la page suivante.

COMPTE RENDU DES OPÉRATIONS FAITES EN 1818

• Ouverture d'abcès à la suite de phlegmons ou d'érysipèles phlegmoneux	300
• Fistule à l'anus	16
• Ligature d'artères carotide, fémorale, radiale	7
• Cataracte par abaissement	57
• Cataracte par extraction	3
• Pupilles artificielles	3
• Excision de la peau pour renversement des paupières en dedans ou en dehors	14
• Tumeurs et fistules lacrymales	4
• Hernie étranglée	44
• Luxation	26
• Fracture du fémur	26
• Fracture des bras	18
• Fracture des deux os de la jambe	14
• Fracture du tibia isolément	11
• Fracture du péroné	13
• Fracture des deux os de l'avant-bras	7
• Fracture du radius	14
• Fracture du cubitus	2
• Fracture de l'olécrâne	2
• Fracture de la clavicule	12
• Fracture de la rotule	3
• Fracture du crâne	7
• Fracture des vertèbres	2
• Fracture des côtes	38
• Fracture du tarse	2
• Fracture du carpe	1
• Fracture du métatarse	1
• Fracture des phalanges	2
• Séquestre enlevé	24
• Carie	16
• Calculs urinaires	7
• Hydrocèle	9
• Paraphymosis	8
• Polypes des fosses nasales	7
• Polypes du sinus maxillaire	1
• Polypes dans l'oreille	1
• Polypes dans la matrice	4
• Cancer des paupières	1
• Cancer de la lèvre inférieure	6
• Cancer de la commissure des lèvres	1
• Cancer de l'amygdale	2
• Cancer sublingual	1
• Cancer des mamelles	17
• Cancer de la verge	1
• Cancer des grandes lèvres	1

COMPTE RENDU DES OPÉRATIONS FAITES EN 1818

(suite)

• Ostéosarcomes	4
• Amputation de la mâchoire supérieure	1
• Amputation de la mâchoire inférieure	1
• Extraction de la tubérosité maxillaire par incision de la joue et section de l'apophyse	1
• Anus contre-nature	3
• Résection du coude	1
• Amputation de la cuisse	10
• Amputation de la jambe	2
• Amputation du bras	2
• Amputation de l'avant-bras	1
• Amputation du testicule	1
• Extraction de balle dans la tête de l'humérus	1
• Tumeur érectile	4
• Tumeur enkystée, hydatide	5
• Tumeur polykyste	2
• Tumeur fibreuse autour de la mâchoire inférieure	3

* *

*

Ensuite, Dupuytren donnait une leçon clinique dans laquelle il dissertait sur les cas les plus intéressants qu'il venait d'observer. Après la leçon, venaient les interventions chirurgicales. Pour les opérations importantes, Dupuytren se rendait au grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu et, avant d'opérer, s'asseyait dans son célèbre fauteuil vert, pour expliquer la maladie. A la fin de l'intervention, il revenait s'asseoir dans son grand fauteuil vert et les élèves les plus zélés se rapprochaient de lui.

Le reste de la matinée - une à deux heures - était consacré à la consultation gratuite (9). Toutes les infirmités humaines s'y donnaient rendez-vous. Une foule de malades venus de la ville, des campagnes, des provinces l'attendaient. Les classes les plus pauvres de la société étaient reçues par Dupuytren. On a souvent vu Dupuytren se lever pour aller au devant de ces malheureux. Il avait de la bonté et de la pitié pour les déshérités. C'est Dupuytren qui fit enlever la camisole de force mise aux malades atteints de la rage (26).

Les consultations gratuites de l'Hôtel-Dieu devinrent rapidement célèbres. Tout le monde voulait venir voir «Mr Depêtren» qui était si gentil et compétent. Des scènes émouvantes se produisaient. Des malades reconnaissants lui embrassaient les mains. L'un d'eux alla même jusqu'à s'agenouiller devant Dupuytren. Le chirurgien lui dit : «que faites-vous là, on ne se prosterne que devant Dieu» (9).

Au moment de ces consultations gratuites, Dupuytren était plus familier avec ses étudiants. Il posait des questions, les faisait participer à la rédaction de l'ordonnance. Dupuytren se plaisait même à amuser son auditoire.

ANECDOTES RAPPORTÉES PAR DIDAY

- "Debout, le pied gauche sur la barre du lit, selon son habitude, les mains croisées sur le sacrum, Dupuytren questionne une malade : "Digérez-vous, Madame ? — Passablement, Monsieur le baron — Allez-vous bien à la selle ? — Eh ! Comme ça ! — Comme ça ? dit gravement le baron, en exécutant un demi-tour. Comme ça ? Mais je ne vois personne qui aille à la selle". Et l'assistance de rire.
- "Je n'ai pu fermer l'oeil, geignait un opéré, j'ai eu toute la nuit une douleur insupportable ! — Et cependant, vous l'avez supportée !"
- A un client de la consultation gratuite : "Voulez-vous entrer à l'hôpital ? Voulez-vous vous traiter chez vous ? — Eh ! Mon Dieu, je ne sais pas trop... — Le savez-vous assez ?"
- Au pauvre nostalgique répétant tous les matins son cri d'angoisse : "Je veux m'en aller chez nous, je m'ennuie ici — Vous vous ennuyez ? Eh bien, on vous achètera, pour vous amuser, un petit chien en verre avec un sifflet au ...". Et il disait le mot !
- A un pudibond quinquagénaire suspecté d'accidents de nature spécifique : "Avez-vous été chez les filles ? — Oh ! Monsieur, pouvez-vous croire ? Je vous proteste bien... — Alors, elles sont venues chez vous !"

ORDONNANCES DE DUPUYTREN

UNE ORDONNANCE DE DUPUYTREN

Simple irritation de l'urètre
avec suintement léger.

Boire beaucoup de lait d'amandes, très, très léger, gommé
et nitré.

ci

Prendre toutes les deux heures une cuillerée à bouche ordi-
naire du looch suivant :

Looch blanc du formulaire	§ VI
Laudanum de <i>Rousseau</i>	gouttes X
Camphre ^{ao}	grains XV

Vivre sobrement, vivre sagement.

Eviter les épiceries, les salaisons, les pâtisseries, les sauces, les
ragouts, le café, les liqueurs, les veilles, les fatigues, et générale-
ment tout ce qui pourrait irriter, agiter ou bien échauffer.

Suspendre tout traitement mercuriel. Prendre quelques bains
tièdes.

10 août 1829.

DUPUYTREN.

*
* *

AUTRE ORDONNANCE DE DUFUYTREN

Prendre

tous les jours, le matin et le soir, en se levant et en se cou-
chant, chaque fois une cuillerée à café du looch suivant dans
un demi-verre d'eau sucrée.

Eau de roses de plantain	} à 3 j
B. de copahu	
Syrop balsamique de tolu	
Gomme arabique	
Acide sulfurique	gouttes XXX

26 août 1829.

DUPUYTREN.

*
* *

(au verso de la précédente
ordonnance).

Continuer l'usage du looch, mais au lieu d'une cuillerée à
café on en prendra une cuillerée à bouche ordinaire le matin,
à midi et le soir.

5 septembre 1829.

*
* *

Vers onze heures, Dupuytren quittait l'Hôtel-Dieu. Il n'y revenait que le soir, de six à sept heures. Il examinait les nouveaux venus et revoyait les opérés du jour. Le reste de sa journée était consacré aux devoirs de la faculté, à la pratique d'opérations et à son immense clientèle privée, chez lui ou en ville.

Lorsqu'il partait en fin de matinée de l'Hôtel-Dieu, un infirmier lui remettait son vieux chapeau cabossé et la cape à l'espagnole qu'il endossait par-dessus son légendaire habit vert, râpé et troué aux coudes, car sa mise était loin d'être soignée, ou même propre. Son élève Diday se composa une belle mèche de cheveux, qu'il conservera religieusement, avec ceux qu'il cueillait délicatement avec une pince, sur le collet de l'habit de Dupuytren, pendant la leçon clinique (14).

A son départ, l'administration de l'hôpital, remettait à Dupuytren un petit pain, qu'il grignotait en rentrant chez lui à pied. Il s'agit là d'une habitude très ancienne : c'était l'usage de l'hôpital, d'offrir aux médecins le pain et le vin (9).

Voilà avec quelle rigueur et discipline, Dupuytren tint la tête de l'Hôtel-Dieu pendant vingt ans. Il n'avait que cinq internes pour le seconder. Il exigeait et s'appliquait à remplir sur chaque malade des observations complètes. Ces cahiers forment une collection de cent gros volumes (13).



6

**SES TRAVAUX
SES DÉCOUVERTES
SON OEUVRE ÉCRITE**

Dupuytren a peu écrit ; son véritable chef d'oeuvre, c'est l'Hôtel-Dieu. Avec l'emploi du temps qu'il s'imposait dans son service et avec sa clientèle de ville, il lui restait bien peu de loisirs pour rédiger. Il semblerait qu'il réservait ce travail à plus tard et que la mort, qui le surprit en pleine activité, l'a empêché d'aboutir à ce souhait (3). Ce furent surtout ses élèves qui laissèrent des traces écrites sur les travaux du maître.

Toute sa vie, il se proposa de faire un grand traité d'anatomie pathologique ; malheureusement, il ne put jamais le terminer. Il donna un avis de publication en 1802 dans le journal de Médecine, mais cette déclaration ne fut suivie par aucun écrit (19). Il réitéra le même fait avec son traité de médecine opératoire, en 1812. Il fut mécontent de son oeuvre, trop hâtivement rédigée et, craignant de s'exposer aux critiques de ses rivaux, il renonça à le faire paraître (19).

Alors, que reste-t-il de son oeuvre écrite ?

- Une thèse sur la taille, faite pour son doctorat en chirurgie - (Paris, 1803) (11) ;
- Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique - (Paris, 1804) (11).
- Nouveaux éléments d'anatomie pathologique - (Paris, 1809) (11).
- Lithotomie. Thèse présentée au concours de la chaire de médecine opératoire - (Paris, 1812) (11).
- Mémoire sur les fractures du péroné (Paris, 1819). Ce travail de deux cents pages se trouve dans l'annuaire médical, chirurgical des hôpitaux (11).
- Déposition faite le 15 mars 1820 à la Chambre des Pairs sur les événements de la nuit du 13 au 14 février (assassinat du Duc de Berry) (11).
- Mémoire sur une méthode nouvelle pour traiter l'anus artificiel, lu à l'Académie des Sciences au mois de janvier 1824 (11).
- Notes sur quelques travaux exécutés par le Baron Dupuytren - (Paris, 1824) (11).
- Notice sur Philippe, membre de l'institut - (Paris, 1826) (11).
- Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu - (Paris, 1832).

Cet ouvrage important, à été traduit en plusieurs langues. En 1839, Marx et Boismont en ont donné une deuxième édition (refondue) (11).

- Mémoire sur une nouvelle manière de pratiquer l'opération de la pierre, terminé et publié par Sanson et Béguin - (1836) (11).

A cette liste, il convient d'ajouter tous ses travaux sur divers sujets d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et de médecine, dont voici un catalogue (9) :

De 1796 à 1802 :

- étude de la ligature du canal thoracique
- section du nerf trisplanchnique dans sa portion dorsale et cervicale
- étude des mouvements du cerveau
- modifications que subissent les substances alimentaires dans le tube digestif
- distribution et communication de divers nerfs de la face
- structure du canal déférent, des trompes, de la rate
- étude des causes de la courbure du rachis
- mode du développement du bassin dans les deux sexes, jusqu'à la puberté
- section du nerf sympathique en diverses régions.
- découverte des canaux du diploë.

1802 :

- recherche sur le diabète sucré
- recherche sur le méphitisme des fosses d'aisance

1803 :

- étude des phénomènes respiratoires
- usage des ligaments latéraux
- analyse du chyle
- observation des fausses membranes.

1825 :

Trois mémoires :

- sur les anévrismes qui compliquent les fractures et les coups de feu.
- sur la ligature de la carotide
- sur l'anus contre nature.

Dupuytren a aussi collaboré à la rédaction de certaines revues (11) :

- la bibliothèque ophtalmique.
- le journal universel des sciences médicales.
- Le bulletin de la société médicale de Paris.

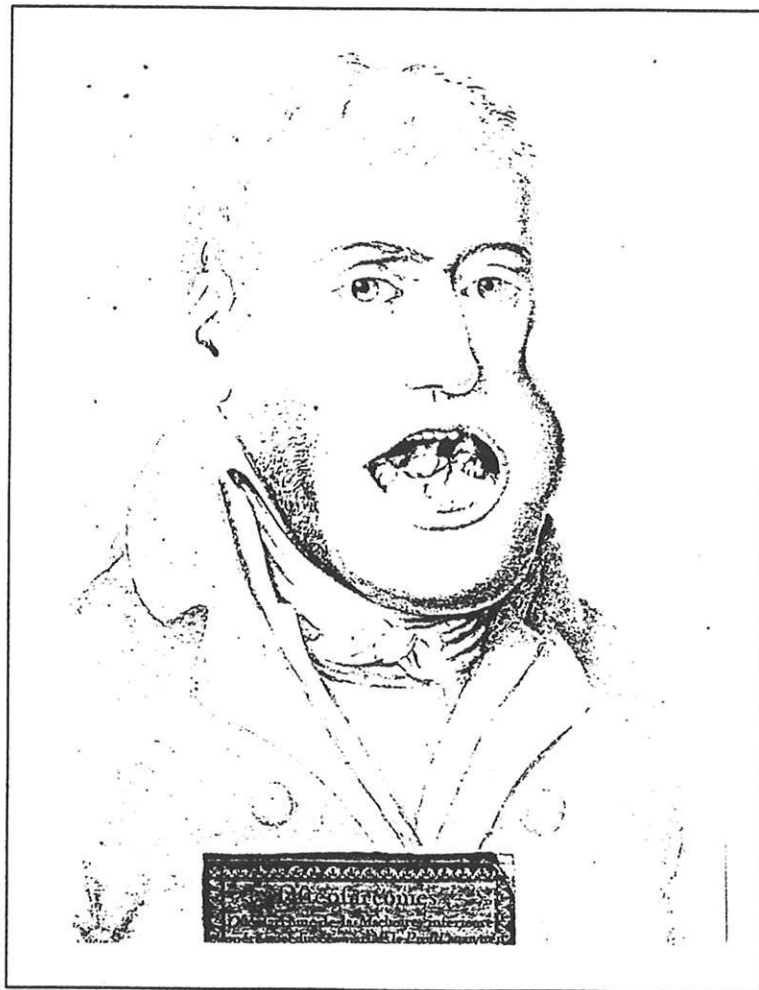
Il a participé à l'élaboration du dictionnaire de Médecine et Chirurgie pratiques , à la Médecine de Sabatier , aux éloges de Corvisart et de Richard (1831). Grâce à son fidèle ami et confident, Marx, nous pouvons consulter :

- les leçons orales de clinique chirurgicale (1830 à 1834) (10). Cette oeuvre écrite par Marx, fut décidée de concert avec les autres étudiants.

- le traité théorique et pratique des blessures par armes de guerre, d'après les cours de Dupuytren (1834) (10).

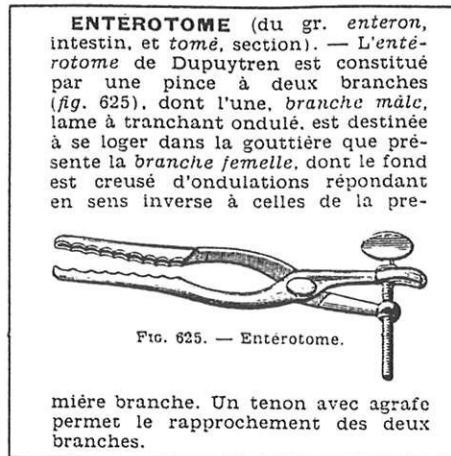
En dehors du domaine chirurgical, Dupuytren rédigea deux rapports sur la pathologie infectieuse, l'un concernant la fièvre jaune (1825), et l'autre le choléra (1831) (9).

On doit aussi à Dupuytren des interventions chirurgicales nouvelles, des innovations techniques et instrumentales (20). C'est en 1812, qu'il présenta pour la première fois, la résection du maxillaire inférieur dans les ostéosarcomes (26).



**Ostéosarcome de la mâchoire inférieure,
opéré avec succès par le Professeur Dupuytren**
Dessin de l'époque (Paris - Musée Dupuytren, Professeur Abelanet)

Trois ans plus tard, il inventait un nouvel appareil : l'entérotome.

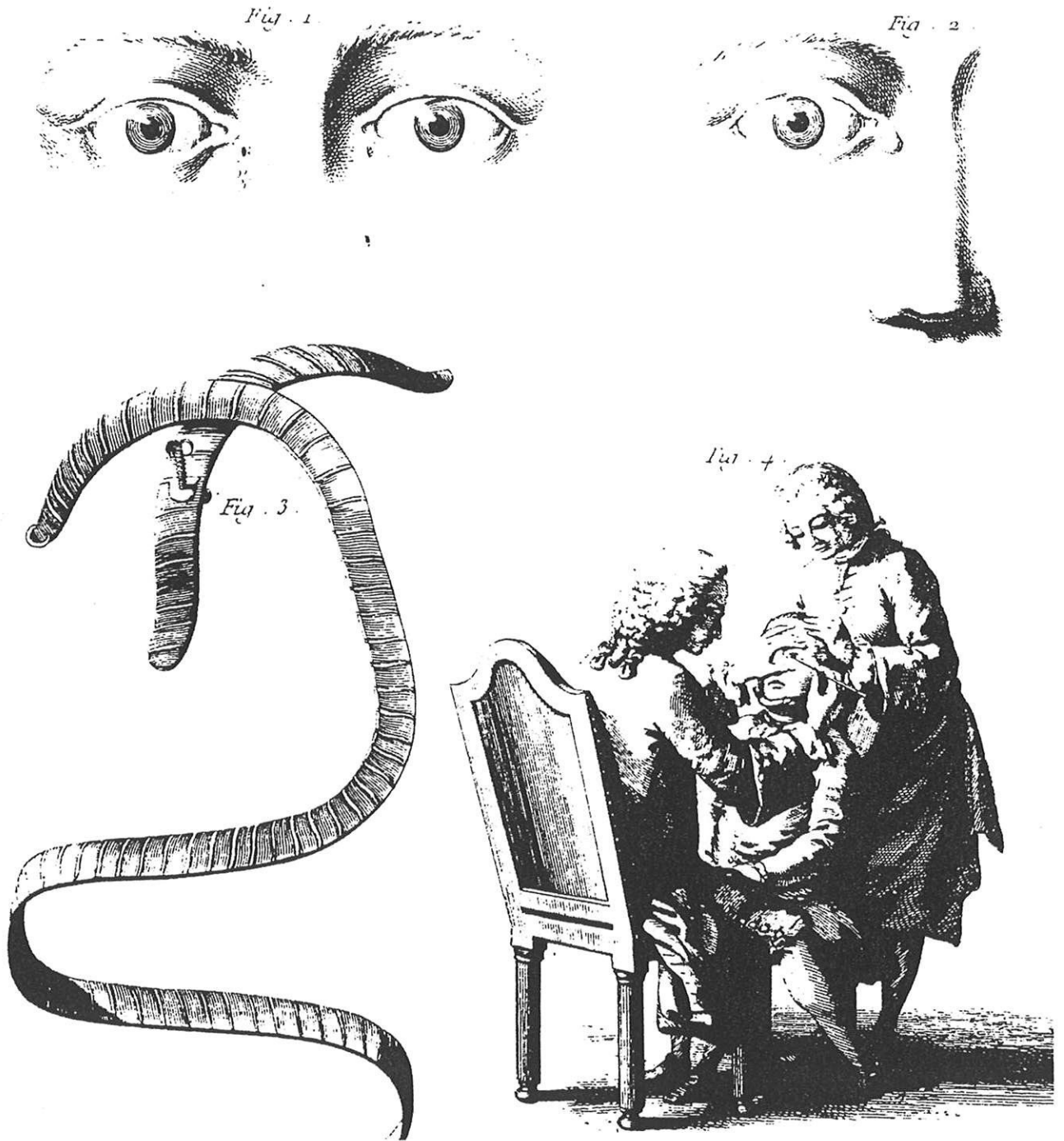


Grâce à l'entérotomie, la chirurgie digestive connut un élan nouveau (9). Toujours dans cette même matière, il travailla beaucoup sur les hernies abdominales (9 - 19). Il réalisa des ligatures artérielles (notamment celle de l'artère iliaque externe) et inventa un compresseur artériel (9).

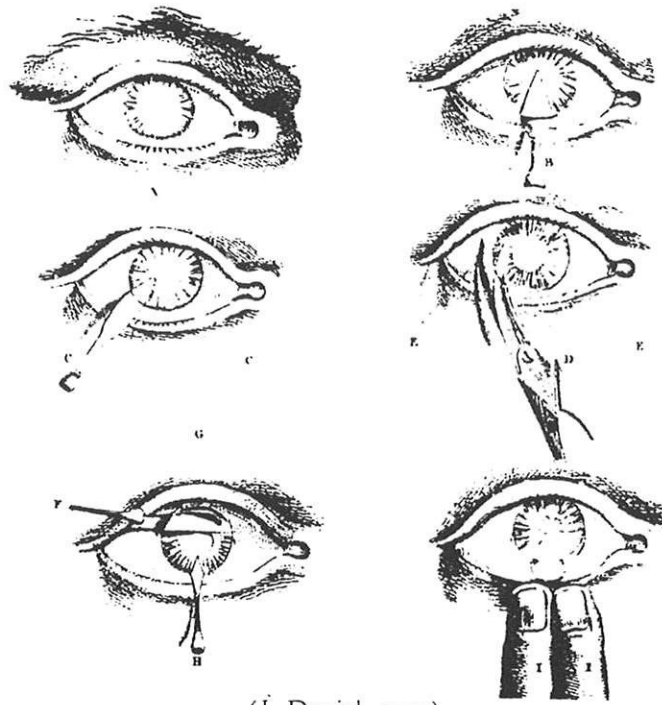
En 1826, il se rendit en Angleterre pour y rencontrer Astley Cooper. A cette époque, les Anglais excellaient dans la ligature des troncs artériels et dans les résections osseuses (9). Dupuytren osa même, à une époque où l'anesthésie, l'hémostase et l'asepsie n'existaient pas, faire des incisions d'abcès cérébraux.

Il empiétait aussi sur l'ophtalmologie (20) avec deux champs d'action principaux :

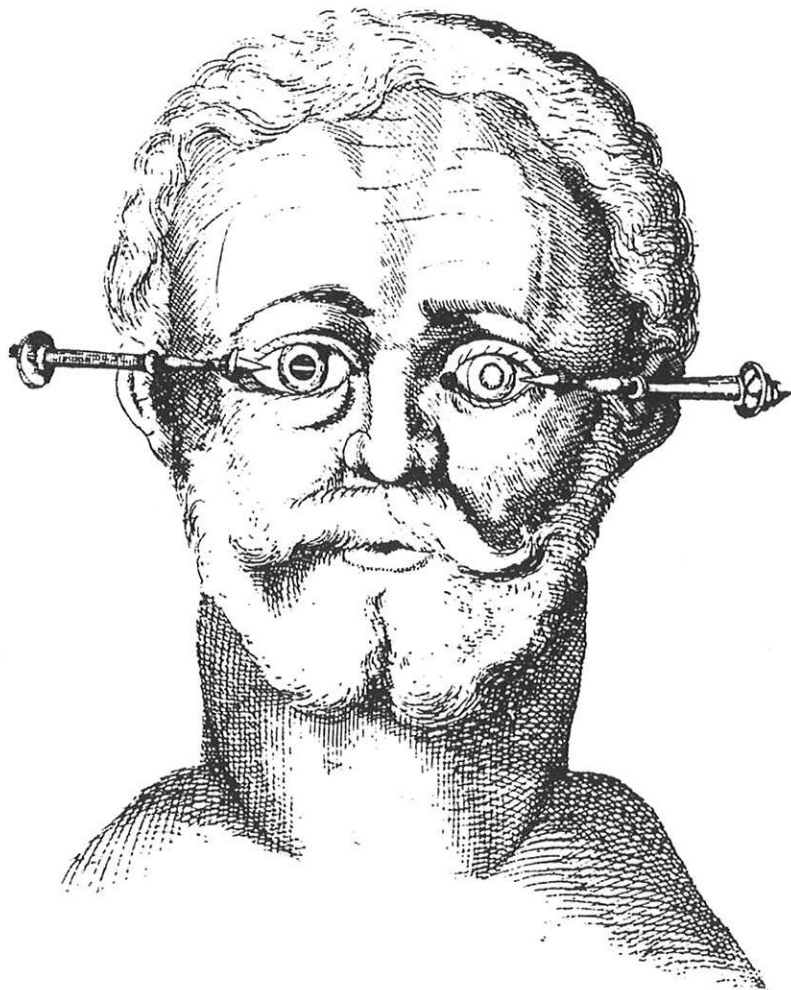
- l'intervention sur la cataracte (par abaissement du cristallin avec une aiguille qui porte le nom de Dupuytren) (19),
- l'opération de la fistule lacrymale (par la méthode de la canule) (9).



Opération de la fistule lacrymale
Gravure de Prévost, publiée dans l'Encyclopédie (1763)



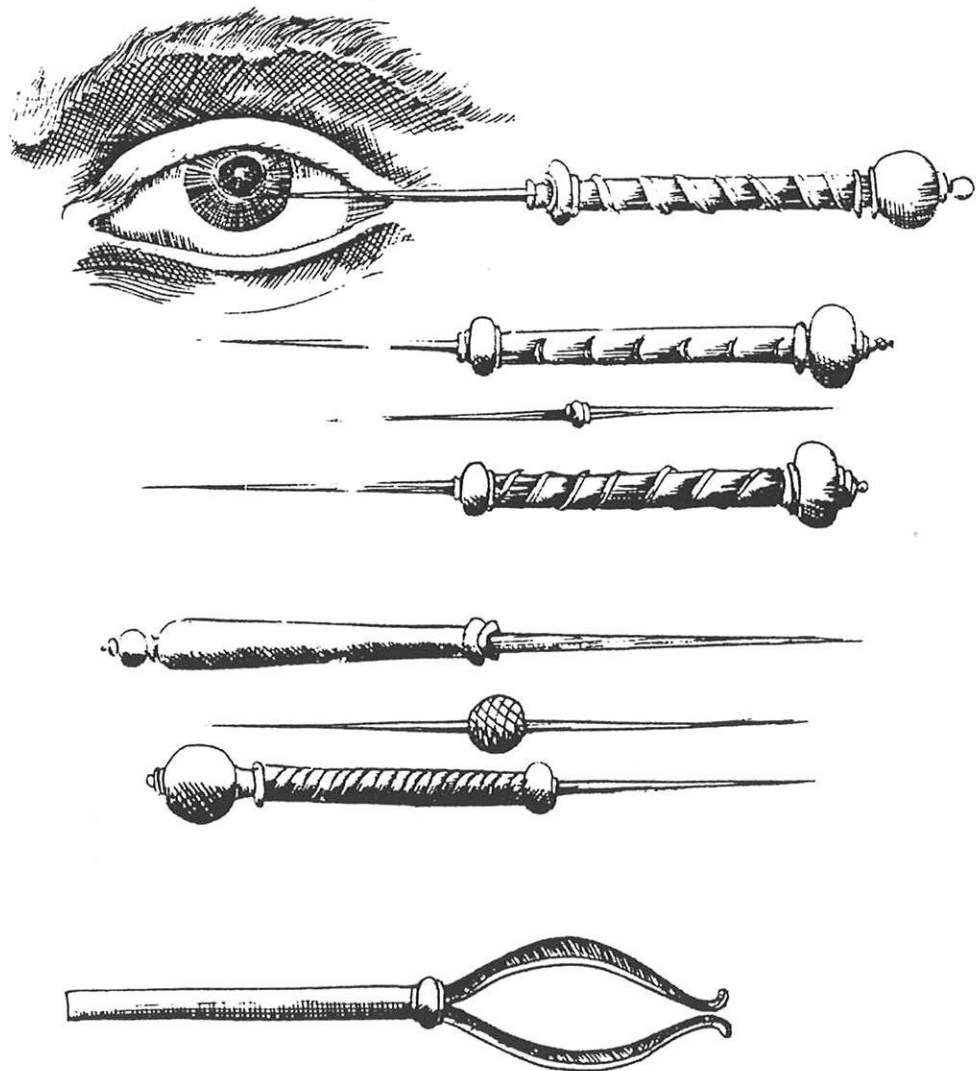
(J. Daviel, 1753).



Opération de la cataracte : abaissement à l'aide d'une aiguille
(G. Bartsch, 1686)



(J. Daviel, 1753)



Instruments pour l'abaissement de la cataracte

(M.G. Purmann, 1699)

Dupuytren excellait dans les interventions de la taille bilatérale (19), mais, là où son nom reste le plus attaché, c'est bien au domaine orthopédique.

Tout le monde connaît la rétraction de l'aponévrose palmaire ou encore, maladie de Dupuytren.

Monsieur Dupuytren, voyez ma misère
Ma dextre rigide et mes doigts perclus
J'ai un annulaire qui n'annule guère
Et l'auriculaire n'auricule plus.

R. Vilain

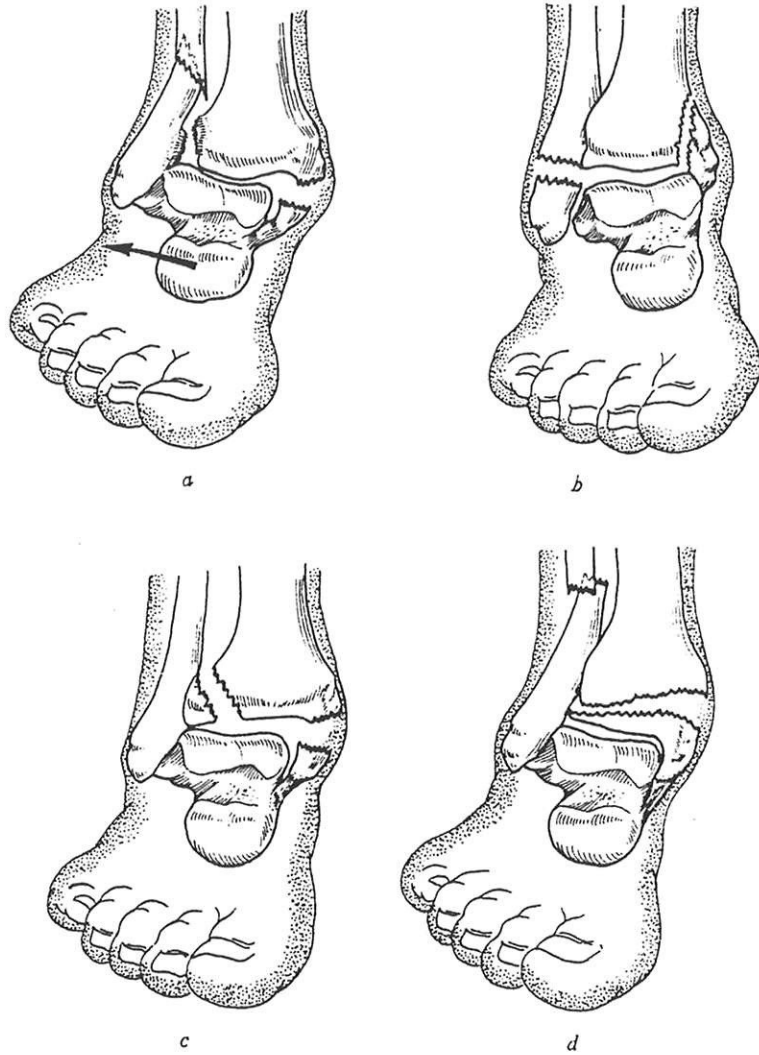
Un type de fracture bi-malléolaire lui doit aussi son nom (voir page suivante).

Il décrit de nombreuses luxations et fractures. Il adorait réduire les luxations. Il avait d'ailleurs sa méthode personnelle, basée sur l'effet de surprise et l'indignation des patients. Voyant le traumatisé, Dupuytren lui lançait une phrase outrageante. Le client se défendait alors verbalement. Dupuytren profitait de ce moment pour remettre la luxation. Son travail fini, il s'excusait des injures faites au départ. Tout cela pour provoquer une diminution de la douleur et un relâchement musculaire (9).

Il faut aussi savoir que Dupuytren fut le premier à individualiser la luxation congénitale de la hanche. Il donna un signe de préluxation portant son nom, obtenu par refoulement du membre, en extension vers le bassin, avec ou sans ressaut, entraînant une ascension de la tête fémorale, qui redescend par traction. Malheureusement, Dupuytren affirmait qu'aucun traitement curatif ou palliatif ne pouvait se faire sur de telles malformations. En tout cas, il s'élevait contre l'extension forcée (9).

L'une de ses dernières innovations que l'on peut citer, est la ténotomie (notamment sous-cutanée du sterno-mastoïdien pour torticolis) (26).

Dupuytren réussit aussi l'extraction du col utérin (19). Mais ce fut Récamier, un contemporain de Dupuytren qui créa l'hystérectomie vaginale pour cancer de l'utérus (15).



Fractures bimaléolaires

- a) Fracture de Dupuytren, type (géné-supra-malléolaire)
- b) Fracture par adduction
- c) Fracture en coin d'Ashley-Cooper
- d) Découronnement du pilon tibial

Dans la pharmacologie, on retrouve la pommade de Dupuytren à l'acétate de plomb, très employée à cette époque contre la calvitie (18). Il existe aussi la poudre de Dupuytren, mélange caustique d'acide arsénieux et de protochlorure de mercure, contre les dartres rongeantes (18). Certaines chansons de 1800 vantaient le bénéfice des pilules Dupuytren, données dans le traitement de la syphilis (extrait de Dorvault F. "L'Officine" - 21ème Edition, p.1177, 1179 et 1273).

Pilules de Dupuytren. — (Codex 1937). *Pilules de chlorure mercurique opiacées, P. mercurielles gaiacées ou opiacées, P. antisiphilitiques.*

Extrait de chiendent ...	0,40 g	Sublimé corrosif	0,20 g
— d'opium	0,40	Poudre de réglisse	Q.S.

F.S.A. 20 pilules dont chacune contient 0,01 g de sublimé et 0,02 g d'extrait d'opium (Codex).
L'extrait de gaiac n'étant plus inscrit dans la pharmacopée depuis 1908, a été remplacé par celui de chiendent.

Ces pilules jouissent d'une réputation méritée dans le traitement de la syphilis constitutionnelle.

Dose : 1 à 3 par jour.

Exonérations. — 25 pilules. Q. max. remise au public.

TABLEAU C.

Pilules contre l'épilepsie (Forget et Dupuytren).

Oxyde zinc	1 g	Valériane	1,5 g
Castoreum	0,2 g		

F.S.A. 12 pilules, à prendre dans la journée (BOUCH.).

Poudre arsenicale mercurielle (Dupuytren).

Arsenic blanc	1 g	Mercure doux	199 g
---------------------	-----	--------------------	-------

Contre les dartres rongeantes (BAT.).

Il ne faudrait pas clore ce chapitre, sans y ajouter toutes les pièces autopsiques que Dupuytren a amassées et qui se trouvent maintenant dans le musée portant son nom.

7

SA VIE FAMILIALE

Dupuytren l'ambitieux, avait réussi sa carrière. Par contre, sa vie familiale fut un quasi-échec. Cet homme, avare de sentiments, n'eut dans sa vie qu'une passion, sa fille Adeline qu'il chérissait tendrement (13).

Dupuytren ne peut être présenté comme un grand amoureux. Certes, il se maria, mais il s'agissait plus d'une union de convenance financière, que de véritables sentiments amoureux. Dupuytren, qui termina sa vie sept fois millionnaire, n'était pas insensible au charme de l'argent (23).

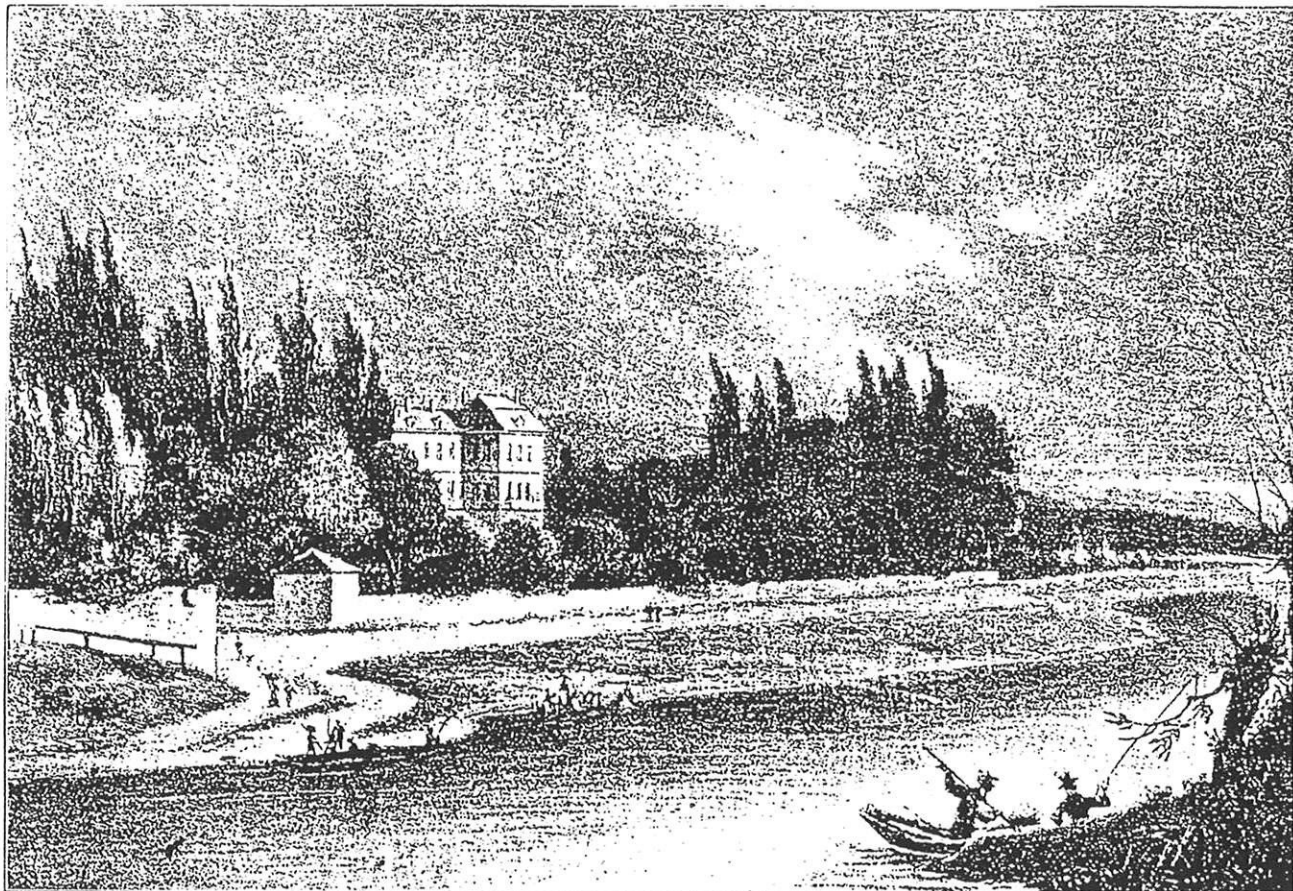
Le 17 mars 1810, à l'âge de 33 ans, il épousa Mlle Lambert de Saint-Olive, de Lyon, qui lui apportait une dot importante (80.000 francs) (9). Cette somme considérable aida bien notre jeune chirurgien, alors peu fortuné. Malheureusement, ce mariage d'argent ne connut pas un grand avenir. Mlle Lambert de Saint-Olive appartenait à la bourgeoisie industrielle. Elle était belle, mais d'un esprit frivole (13). Cette union fut houleuse et se termina même par une séparation.

Le couple s'installa au numéro 4 de la place du Louvre, dès 1810. Le personnel de sa maison comprenait : un cocher, un valet, une bonne et une cuisinière (9).

Dupuytren traitait son personnel avec douceur et ne se sépara jamais de son fidèle valet de chambre, Çiller Jean-François. Son train de vie était fort modeste. Il ne dépensait pas inutilement. Ses repas étaient invariablement composés de quatre plats (14). Sa tenue, en tant que chirurgien "à la mode", laissait à désirer. Son éternel habit vert, usé aux coudes, était cependant d'une grande popularité chez ses étudiants qui adoptèrent la couleur du maître. L'habit vert devint l'uniforme de tous les jeunes chirurgiens (18 - 9).

Dupuytren donnait très peu de réceptions mondaines. Il les programmat toujours dans son domaine de Courbevoie (acquis (9) en 1830), et les décidait pour des fins utiles (14).

Les premières années du couple se passèrent dans la joie, avec la naissance d'une fille : Adeline. Elle reçut tout l'amour d'un père. Dupuytren désirait pour Adeline, objet de toute son affection, qu'elle devienne l'une des plus riches héritières de France (7 - 17). Ainsi en 1832, elle épousa le comte Louis de Beaumont. De cette union, sont nés deux garçons : Robert et Frédéric (9). Dupuytren grand-père ne connut que Robert, qui devint officier dans l'armée. Frédéric lui, travailla comme secrétaire d'ambassade.



Maison de Dupuytren à Courbevoie
d'après une ancienne lithographie (collection du Dr Cabanès)

Jusqu'à l'adolescence d'Adeline, la vie au foyer Dupuytren est calme. Puis, vers 1826, va survenir la désunion. La faute initiale doit être mise sur le compte de Mme Dupuytren, dont la frivolité causa la rupture du couple (9). Les ennemis de Dupuytren se saisirent de cette occasion pour l'accuser à tort de voie de fait sur son épouse. La calomnie courut que Dupuytren avait cassé le bras de sa femme (9).

Dupuytren chassa son épouse du domicile conjugal. Adeline fut laissée à la charge du chirurgien. Cette décision l'innocentait. Il ne laissa jamais sa femme dans le besoin. Par contre, il ne lui pardonna pas son infidélité, même au jour de sa mort. Dupuytren refusa de regarder son ancienne femme lorsqu'elle entra dans sa chambre de mourant, et tourna la tête vers le mur. L'injure faite au nom de Dupuytren ne pouvait se réparer (3).

Pour alimenter le débat sur la rupture du couple Dupuytren, certains accusèrent le chirurgien d'être l'amant de Mme Lavalette. Cette calomnie avait éveillé la jalousie de Mme Dupuytren mais n'était certainement pas l'origine du divorce. Dupuytren entretenait avec Mme Lavalette des contacts d'ordre strictement médical. Il soignait la comtesse pour dépression. Elle fut prise d'une violente passion amoureuse pour son sauveur, mais Dupuytren ne céda jamais à ses ardeurs (13).

Toutes ces querelles n'auraient jamais dû se produire car, normalement, Dupuytren devait épouser la fille aînée de son maître Boyer. Ce dernier se félicitait d'avoir Dupuytren pour gendre. Ce futur mariage ne laissait pas Dupuytren indifférent ; quel honneur de pouvoir épouser la fille du plus grand chirurgien de l'époque (9).

Dupuytren avait été autorisé depuis plusieurs mois à faire sa cour à Mlle Adélaïde. Mais la jeune fille ne lui témoignait aucune affection. Celui-ci n'en fut pas dupe et décida de renoncer à Mlle Adélaïde. Seulement, de peur d'offusquer son maître Boyer, il n'osa lui faire déclaration de cet échec que quelques jours avant le mariage. Boyer tenta malgré tout de le persuader. Dupuytren, torturé, ne se présenta pas le matin de ses noces, alors que les invités attendaient chez le Baron Boyer. La profonde amitié qui unissait les deux hommes devait en souffrir par la suite. Mlle Adélaïde épousa Roux, rival de Dupuytren en chirurgie.

8

**SA CLIENTÈLE PRIVÉE
SES CONTACTS AVEC :
LE POUVOIR
LA RELIGION
LE MONDE DES FINANCES**

Dupuytren, dans son enceinte bourgeoise de la place du Louvre, recevait la clientèle la plus riche de Paris, mais aussi d'Europe (13). Cependant, jamais il ne sacrifia ses pauvres de l'Hôtel-Dieu au profit de l'aristocratie (9).

A sa consultation, il avait un secrétaire qui se tenait dans le salon d'attente. Il distribuait les numéros d'ordre pour la visite et percevait les honoraires, variables suivant la fortune des clients (13).

Dupuytren tenait une comptabilité sérieuse. Il se montrait très économe et très intéressé par les placements (13). Pour cela, il eut la chance d'avoir l'aide du Baron James de Rothschild. Ce dernier devint son conseiller financier et, par la suite, son exécuteur testamentaire (9). Le Baron de Rothschild avait fait une chute de tilbury et présentait une blessure à la tête. Dupuytren le soigna efficacement, ce qui lui valut toute la reconnaissance de l'homme de finance (9 -14).

L'autoritarisme de Dupuytren n'admettait pas qu'on prit un autre avis que le sien. Ce genre de chose le vexait très profondément (14). Dupuytren exigeait de ses malades une confiance aveugle, exclusive. Il ne leur pardonnait pas d'hésiter lorsqu'il avait donné un avis, encore moins d'aller consulter un autre chirurgien, surtout de ceux qu'il considérait comme ses ennemis personnels. Il crut savoir qu'une jeune dame à laquelle il portait un vif intérêt avait demandé un autre avis. Il cessa de la voir, et ce ne fut qu'après les sollicitations les plus pressantes, en présence d'accidents graves, qu'il consentit à continuer les soins (7).

A la fin de sa vie, il pouvait se flatter d'avoir dans sa clientèle toute la haute noblesse de Paris. Mais l'argent, les honneurs et les titres, ne suffirent pas à donner le bonheur. Dupuytren était naturellement triste et mélancolique (7). Cruveilhier nous dit qu'il croit savoir que dès sa jeunesse, le dégoût de la vie s'était emparé de Dupuytren mais qu'il avait toujours repoussé avec courage, le geste d'un suicide (7). Dupuytren n'avait pas la gaieté du cœur, mais celle de l'esprit (7). De plus, toutes ses supercheries, traîtrises et manoeuvres de mauvais aloi devaient le hanter. Son organisation morale était des plus défectueuses. La Rochefoucaud ne dit-il pas : «la gloire se doit mesurer aux moyens dont on s'est servi pour l'acquérir».

Dupuytren se débrouillait toujours pour bénéficier de l'appui de protecteurs puissants. Thouret et Boyer avaient été les premiers ; maintenant, Dupuytren cherchait des appuis royaux.

Dans sa jeunesse, Dupuytren avait été un farouche républicain. Il voulait être soldat pour défendre sa patrie en danger. Il se serait volontiers rallié à l'Empire (14), mais son ex-futur beau-père, Boyer, alors premier chirurgien de Napoléon Bonaparte, n'aurait pas manqué de lui barrer le chemin, après l'affront fait à sa fille. De plus, Dubois, accoucheur de l'impératrice Marie-Louise, détestait Dupuytren. Aussi en 1815, Dubois s'empressa de dénoncer à Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, les agissements de Dupuytren envers

Pelletan. Napoléon aimait beaucoup Pelletan (9) dont le fils avait servi comme chirurgien dans la garde impériale (22). Il n'est pas douteux que l'influence de Dubois aurait mené Dupuytren à sa perte si le règne de l'Empereur n'avait pas pris fin si brusquement à Waterloo (9).

Au retour des Bourbons, Dupuytren se voulut royaliste et, grâce à Portal, fut nommé chirurgien par quartier. Il comptait bien user des procédés qui lui étaient devenus familiers pour accéder aux premiers rangs de la maison royale. Les événements allaient lui permettre de rencontrer le roi. Le Duc de Berry, héritier de la couronne, fut assassiné à l'Opéra en 1820. On fit quérir tous les chirurgiens de Paris pour tenter de sauver le prince. Dupuytren était de ceux-là. Malheureusement, il fut, comme les autres, incapable de résoudre l'épanchement intra-thoracique provoqué par le coup de couteau. L'oreillette droite était touchée, et avait développé un phénomène de tamponnade (9).

L'intervention de Dupuytren fut très critiquée par ses ennemis du moment, bien qu'il n'ait commis aucune faute. Mais ce genre de blessure ne pouvait avoir de remède avec les moyens de l'époque. Afin de régulariser la situation, Dupuytren présenta une déposition à la chambre des Pairs sur l'assassinat du neveu du roi. Pour récompenser Dupuytren du zèle qu'il avait apporté à secourir son neveu, Louis XVIII le nomma Baron (9). Dupuytren était fier de son nouveau titre. Il fit dès lors toujours précéder sa signature du mot Baron. Ses élèves, ainsi que ses malades, eurent l'injonction de l'appeler désormais Monsieur le Baron (14).

Louis XVIII conservait malgré tout une certaine méfiance à l'égard de Dupuytren, et ce ne fut que trois ans plus tard, en 1823, qu'il consentit, sur les instances de Portal, à le nommer chirurgien consultant (14).

Malgaigne, donna une autre explication à cette longue attente. Arrivé près de son neveu mourant, Louis XVIII, pour ne pas être compris du blessé, avait adressé à Dupuytren une question en latin : le chirurgien resta muet. C'est son rival, Dubois, qui répondit. C'était une mauvaise recommandation près du roi lettré...

Ce serait donc pour un manque de culture générale que Dupuytren n'aurait eu le poste de chirurgien-consultant que trois ans plus tard, en compagnie de Richerand et Boyer (19).

Après la mort de Louis XVIII, la faveur royale revint à Dupuytren. Charles X le nomma tout de suite son premier chirurgien (19). Il accompagnait le roi dans ses visites aux hôpitaux et aux malades. Ainsi, l'exemple (le 31 mai 1825) du passage de Charles X, suivi de Dupuytren, à l'hôpital Saint-Marcoul de Reims, pour visiter des tuberculeux et faire le fameux toucher royal (2).

Dupuytren, pour bénéficier des faveurs du roi Charles X, n'avait pas hésité à passer de l'athéisme à la dévotion (14). On connaît l'anecdote du livre de prières négligemment tombé de la poche de Dupuytren lors d'une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-



Bon Suppuration.

Cliché Laboratoires CIBA

(Litho de DELPECQ)

Cloud. Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élévation, un volumineux livre d'heures, garni d'épais fermoirs. Madame la Duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux :

- «Voici Monsieur Dupuytren qui perd ses heures !
- Mais qui ne perd son temps !» répondit ironiquement le Duc de Maillé (21).

En fait, Dupuytren avait toujours été catholique, mais pas toujours pratiquant. Quelques années avant l'accession au trône de Charles X, Dupuytren avait fait souhait pour sa fille d'une gouvernante pieuse pour maintenir son enfant dans les sentiments religieux déjà conférés (9). Dupuytren, proche de la mort, demanda à remplir ses devoirs religieux et confia à Cruveilhier : «quoi qu'en puissent dire les indévots, je veux mourir dans le sein d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée, mais à laquelle j'ai toujours cru» (7).

A la suite des journées de juillet 1830, Charles X dut partir en exil. Dupuytren lui proposa alors une somme d'argent considérable (3) «Sire, grâce en partie à vos bienfaits je possède trois millions, je vous en offre un ; je destine le second à ma fille et je réserve le troisième à mes vieux jours» (19). Le regret de Dupuytren était que son bienfaiteur déchu n'ait pas eu le temps de le nommer à la haute dignité de Pair de France (3).

La Révolution de 1830 déboucha sur la mise au pouvoir de Louis-Philippe. Ce monarque-citoyen eut envers Dupuytren la même attitude que Louis XVIII : la méfiance. Sous ce règne, Dupuytren ne put rien acquérir de nouveau. Il tenta au début de manifester des idées libérales pour plaire à Louis-Philippe, mais rien n'influença le roi (14). C'est à ce moment, en 1831, que Dupuytren se présenta aux élections de Saint-Yrieix, en Limousin, pour la députation (8). Cruveilhier nous confie que «Dupuytren riche, considéré, le premier de sa profession, avait formé le projet de renoncer à l'exercice de la chirurgie à l'âge de 60 ans. Il voulait, disait-il, laisser le champ libre à une jeunesse impatiente qu'il voyait se consumer en efforts impuissants derrière d'éternels vieillards. Son motif secret était de consacrer aux affaires publiques le reste de sa vie et c'est sans doute pour cela qu'il s'était mis sur les rangs de la députation» (7).

Lors de cette élection, Dupuytren prit l'étiquette de l'opposition. Il était le représentant de l'Ancien Régime détesté. Son adversaire était le philippiste et libéral Descoutures (8). Les journaux de l'époque rendaient hommage aux mérites scientifiques de Dupuytren mais ne pouvaient oublier ses relations avec l'ancienne cour, les milieux légitimistes et dévots (8). On lui reprochait aussi son manque d'amour pour son pays natal. Il était réputé trop rarement serviable envers ceux de ses compatriotes qui, débarquant dans la capitale croyaient pouvoir espérer son appui. Il les accueillait avec froideur et quelquefois avec dédain, même s'ils étaient porteurs de lettres de recommandation (7 - 8).

Ce grand chirurgien avait la mémoire bien courte ! N'était-ce pas à Thouret et à Boyer qu'il devait son ascension professionnelle ? En tout cas, Dupuytren connut la défaite. Et ce fut... un médecin de campagne qui l'emporta au suffrage : Sulpicy Gabriel (85 voix sur 161). Descoutures obtint 41 voix et Dupuytren 19 (8).

Cette défaite sévère, au profit d'un simple médecin de campagne l'indigna au plus profond de lui-même (17). Sa susceptibilité importante ne pouvait comprendre l'échec. Il était tellement habitué à vaincre qu'une défaite lui était parfaitement inconcevable. Il pensait que sa notoriété suffirait à le faire élire. Mais Dupuytren était bien ignorant des moeurs politiques.

Les notables de l'arrondissement de Saint-Yrieix rédigèrent pour Dupuytren une lettre de réparation morale (8). Il se vengea noblement de son insuccès, en faisant construire, pour ses compatriotes, le Pont-Neuf de Limoges (8).

9

SA PRÉSENCE DANS
LA LITTÉRATURE
GRÂCE À
H. de BALZAC

Balzac fait jouer un rôle très important aux médecins dans toute son oeuvre. Deux surtout constituent des personnages de premier plan dans la plupart de ses romans : le chirurgien Desplein et son fidèle élève Horace Bianchon (18). Le docteur Bianchon représentait le Docteur Bouillaud (17), et physiquement était le portrait-même de Balzac.

Desplein semble, lui, n'avoir qu'un seul modèle : celui de Dupuytren. Assimiler Desplein à Dupuytren fut, dès 1836, une évidence (18). Il suffisait de lire «la messe de l'athée» (1).

Dans cet ouvrage, nous trouvons une véritable biographie du chirurgien. (18) Y sont dépeints, les moments difficiles de sa vie d'étudiant où il serait mort de misère sans l'assistance d'un porteur d'eau, son voisin de mansarde, nommé Bourgeat. Ce dernier se sacrifia comme un père pour que Desplein puisse poursuivre ses études. Desplein arriva à être chirurgien et il devait cette réussite à l'argent du pauvre Bourgeat qui mourut dans ses bras, lui léguant tous ses biens dans un testament. Desplein se devait d'être reconnaissant envers cet auvergnat porteur d'eau. Le sachant catholique, tous les ans, à l'anniversaire de sa mort, Desplein - qui se disait athée -, faisait dire quatre messes pour son bienfaiteur. Il assistait à ces offices religieux en cachette, et priait en véritable converti (1).

Dans le roman de Balzac, on retrouve donc la polémique sur Dupuytren et la religion. La Messe de l'athée est aussi une gloire au don d'opérateur de Desplein et une critique de son caractère et de ses agissements (1). C'est Bianchon, l'élève préféré de Desplein, qui découvre que son maître se rendait à l'église. Desplein qui s'affirmait franchement comme athée, était découvert. Il donna alors à Bianchon la justification de son geste et en profita pour faire un long réquisitoire expliquant l'origine de son caractère. Desplein avait trop souffert de la misère et avait, par la suite, pris une revanche à l'égard des honneurs, de l'argent et de la noblesse (1).

Balzac fit intervenir Desplein dans bien d'autres ouvrages. Pour Balzac, Desplein est un personnage qui exerce son art, la chirurgie, sous l'Empire et la Restauration. Il est professeur à la faculté de Paris, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut (18).

Balzac le fait jouer dans toutes les circonstances graves :

- il pratique l'opération du trépan sur Pierrette Lorrain (1828, Pierrette) (17)
- il est appelé au Havre pour opérer Mme Mignon de la cataracte (Modeste Mignon) (17)
- il se rend au chevet de la femme de l'agent de change, Jules Desmarets (1820, Histoire des treize), puis auprès de Mr de la Billardière (1824, Les employés) (17).
- il soigna Vanda de Mergi, fille du Baron de Bourlac (1829, L'envers de l'histoire contemporaine) (17).

C'est aussi Desplein qui intervient en psychiatre auprès du Baron de Nucingen, languissant d'amour pour Ester Çobseck, et auprès de Mme de Serizy que le suicide de

Lucien de Rubempré avait rendu folle (17 - 1). Le chirurgien Desplein reparaît avec un degré moindre dans *L'interdiction*, *La rabouilleuse*, *Le cousin Pons*, *Les illusions perdues*, *Autre étude de femme*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Honorine*, *Le curé de village* (1).

Si Dupuytren, malgré lui, est entré dans la littérature sous la forme de Desplein, il faut savoir que notre chirurgien, aimait beaucoup l'écriture. Pendant sa vie d'étudiant, il se délassait avec *Corneille*, *Montesquieu* et *Diderot* (20).

De plus, Dupuytren semblait avoir une certaine aptitude pour la rédaction. C'est Fontanes qui lui fit remarquer ce don, après que Dupuytren ait rédigé sa déposition sur l'assassinat du Duc de Berry : «Il vous a fallu toute votre vie pour devenir le premier de votre art, et voilà qu'un grand crime, le plus fécond peut-être qu'il y eut jamais en calamités et en crimes, aura fait de vous un grand écrivain» (9).

10

SA MORT
SES FUNÉRAILLES
SON TESTAMENT

Le vendredi 15 novembre 1833, Dupuytren se rendait comme d'habitude à pied à l'Hôtel-Dieu. Sur le trajet, il fut pris d'un étourdissement (9). Mais rien ne devait l'empêcher de faire sa visite habituelle. Cependant, pendant la leçon clinique à l'amphithéâtre, il sentit tout à coup sa bouche se dévier, sa joue et ses paupières droites se paralyser. Pour ne rien laisser paraître à ses élèves qui l'écoutent, il soutient de sa main le côté du visage paralysé et termine sa leçon (19).

Depuis les trois dernières années, Dupuytren commençait à être fatigué. Il avait permis à Breschet et Sanson de l'assister à l'Hôtel-Dieu. Ce partage était, pour ceux qui connaissaient Dupuytren, un signe de déchéance (7).

Au début de l'année 1833, Dupuytren avait été vivement affecté par un crime commis dans l'appartement de son ex-femme. La bonne fut assassinée par deux anciens cuisiniers de la maison, afin de réaliser un vol de bijoux. Bien que séparé de son épouse, Dupuytren avait été touché par cette affaire (9).

Il ne faut pas oublier non plus que son échec aux élections de Saint-Yrieix, en 1831, l'avait très profondément vexé (14).

Toutes ces circonstances rassemblées réussirent à déstabiliser notre grand chirurgien. Cependant, malgré sa paralysie faciale, Dupuytren voulait poursuivre son activité. Le service avant tout !

Ce monstre de fierté et d'orgueil qui comprenait très bien l'origine de son accident, luttait courageusement. Cruveilhier le décrit comme un héros. «Et l'on vit cet homme extraordinaire dominer, par la force de la volonté, un mal invincible ; soutenir, par l'énergie du caractère, son organisation ébranlée, et ne livrer l'homme à la maladie que lorsque le professeur eut rempli ses devoirs jusqu'au bout» (7).

Sa famille et ses élèves le supplièrent de prendre du repos. Il céda aux sollicitations de ses proches et décida de partir trois mois en Italie avec sa fille, son gendre et son petit-fils Robert. Ce voyage de convalescence fut pour Dupuytren un moyen de renforcer son autorité professionnelle, considérable en Italie (9). Ainsi, il visitait les malades, il opérait, et était invité à de nombreuses soirées. Sa paralysie faciale avait complètement régressé et ne se manifestait que lors de fatigue intense ou d'émotion. Dupuytren songeait sans cesse à ses devoirs de l'Hôtel-Dieu. Dès son retour à Paris, il reprit son service, avec le même entrain que par le passé. Mais il se sentait fatigué et, sans demander conseil à personne, il partit pendant quinze jours pour prendre des bains de mer à Tréport. Lorsqu'il rentra à Paris, il était plus souffrant qu'avant son départ. Une pleurésie droite l'avait atteint.

«Je m'étais toujours proposé de renoncer à soixante ans à cette vie dévorante, mais y renoncer avant ce temps, mais y renoncer par impuissance de la continuer, descendre de la première place, conquise au prix de tant de peines et d'efforts, voilà qui est douloureux, au-delà de toute expression» (9).

Dupuytren décline et le combattant d'hier s'efface complètement. Lui, si robuste et si fier, prend conscience de son état et est décidé à ne rien faire. L'espérance le quitte. Peut-être pense-t-il à toutes ses actions déloyales passées et pour lesquelles, maintenant, il doit rendre des comptes. Son jugement est arrivé. Avec tous ses antécédents, il ne pourra être que condamné alors, à quoi bon lutter !.

Il demanda à Cruveilhier, Bourduis, Husson et Broussais de l'examiner. Tous retrouvèrent la pleurésie droite. Dupuytren refusa la ponction de son épanchement pleural. Il subit au même moment des crises de coliques néphrétiques (19).

A l'approche de sa mort, gardant la même lucidité d'esprit, il devint chaque jour, plus doux et résigné à subir sa peine (9). Tout le temps de son agonie, le courage ne le quitta pas. La situation médicale s'aggravant, Sanson voulut intervenir chirurgicalement pour évacuer le liquide. Dupuytren déclara alors : «Je sais que je dois mourir, autant que ce soit par ma maladie que par cette opération... j'ai réfléchi, car je me suis examiné toute cette nuit. Voyez-vous l'opération de l'empyème ne servirait à rien car il y a plusieurs kystes, je le sens, et vous n'en videriez qu'un» (9).

Il se devait de mourir pour laver son âme. Il avait déjà fait son testament depuis le 21 octobre 1834. Le 11 janvier 1835, il ajouta : «Je lègue mon corps à M. Broussais et à M. Cruveilhier pour qu'ils en fassent l'ouverture s'ils le jugent» (9).

A son chevet, deux ecclésiastiques furent appelés : le curé de Saint-Roch et Monseigneur de Quélen (9). La veille de sa mort, Dupuytren se fit lire son journal car, disait-il «voulant porter là-haut des nouvelles du monde» (20).

Le 8 février 1835, à 3 heures du matin, Dupuytren rendit le dernier soupir entouré des siens, en serrant dans sa main celle de sa fille, si tendrement aimée (9 - 13).

L'autopsie du corps de Dupuytren fut entreprise le 9 février 1835, par deux internes de l'Hôtel-Dieu : Rufiz et Tessier, sous les yeux de Broussais, Cruveilhier, Husson, Marx, Bouillaud, Jacquemin et Dumont (9). On trouva l'épanchement pleural reconnu pendant sa vie, le coeur et les parois des artères hypertrophiés, l'encéphale portant les traces de trois foyers apoplectiques, dont deux à droite et un à gauche (19).

Dupuytren eut des funérailles triomphales. Une foule immense voulait rendre un dernier hommage à ce grand chirurgien. Toutes les classes de la société étaient représentées. Mais c'est la population ouvrière qui lui rendit l'hommage le plus grandiose. Les pauvres auxquels Dupuytren s'était consacré à l'Hôtel-Dieu, suivaient la dépouille du chirurgien dans un silence respectueux. La nature elle-même semblait en deuil ; le ciel était couvert de nuages gris, une pluie fine, mêlée de neige, tombait sur le défilé mortuaire (9). Les obsèques eurent lieu à l'église Saint-Eustache. Les étudiants portèrent le corps de leur maître du chœur de l'église au char funèbre, puis ayant dételé les chevaux, ils traînèrent le char jusqu'au Père-Lachaise (9).

Les ouvriers prirent le relais des étudiants, en portant sur leurs épaules, le cercueil de Dupuytren (19). De nombreux discours, à la gloire du chirurgien et du professeur furent prononcés sur sa tombe. Ses élèves regrettaient leur grand maître défunt car, malgré son humeur inégale et son caractère effroyable, le souvenir qu'il leur laissait, était celui de premier de son art (9).

Dupuytren meurt donc à l'âge de 58 ans, deux années avant la date qu'il s'était donnée. Dans son testament, la majorité de sa fortune revient à sa fille Adeline (9).

Il lègue de l'argent à sa ville natale pour la construction d'une fontaine en bronze qui portera le nom d'Adeline et sera soumise à l'entretien par son cousin Dupuytren, chirurgien à Pierre-Buffière. Pour l'exécution de cette tâche, il lui remet une somme modeste (9).

Ses affaires personnelles sont distribuées à :

- Marx : legs de ses instruments de chirurgie et de ses cahiers d'observations, avec l'ordre de les publier (6),
- son neveu Pigné : sa bibliothèque (6)

Il n'oublie pas de recommander son brave valet Giller comme un des siens, et lui délivre une rente annuelle (9).

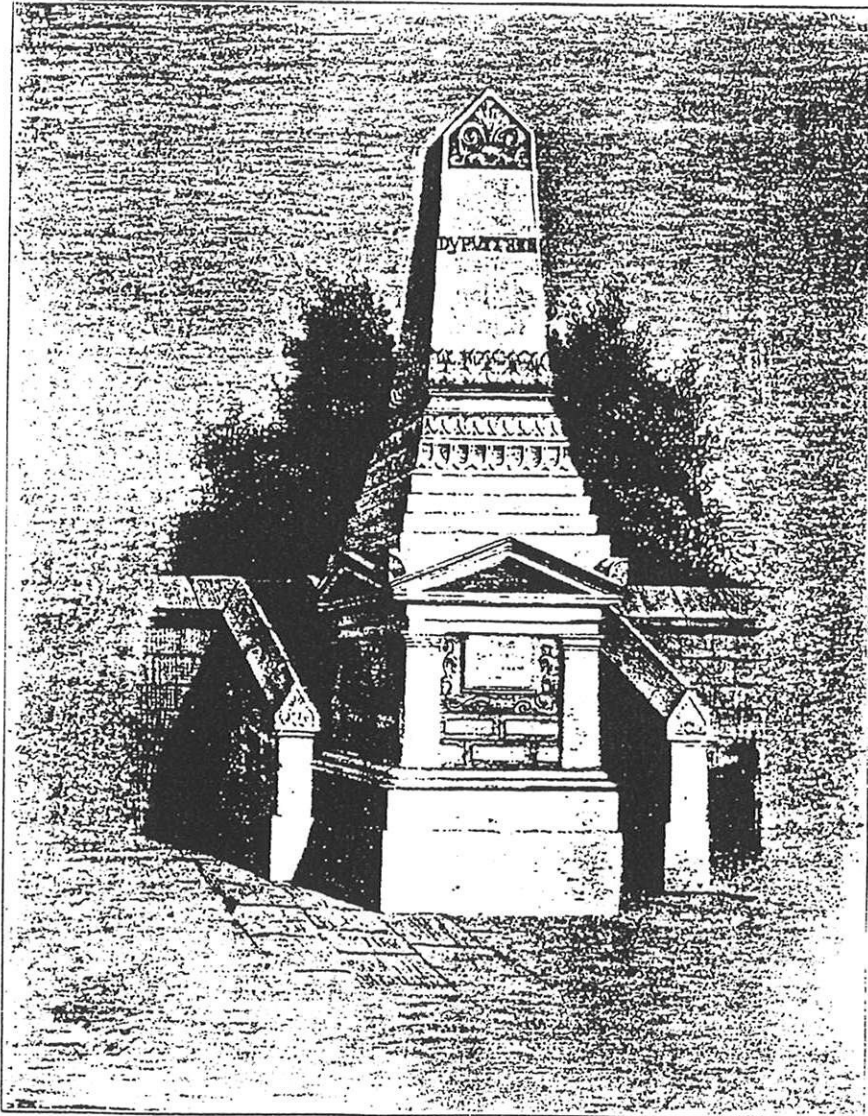
Mais le legs le plus intéressant concerne celui de deux cent mille francs à la Faculté de Médecine de Paris, afin de servir à l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique occupée, selon le vœu de Dupuytren, par son ami Cruveilhier.

Avant sa mort, Dupuytren avait discuté de cette donation avec Orfila, le doyen de la Faculté. Orfila pensait que 2.00.000 francs suffiraient largement pour une nouvelle chaire ainsi que pour la fondation d'un musée d'anatomie pathologique portant le nom de Dupuytren (9). Cette déclaration flatta notre chirurgien qui accepta vivement en faisant promettre à Orfila de mener son projet à jour.

Ainsi naquit, après la mort de Dupuytren, un musée d'anatomie pathologique renfermant toutes les pièces accumulées par le maître. Le musée Dupuytren fut inauguré le 2 novembre 1835.

En 1864, le préfet de la Haute-Vienne autorisa une souscription publique pour élever une statue à Dupuytren dans sa ville natale. Elle fut érigée sur la place-même où, enfant, Dupuytren avait été enlevé par une voyageuse. La statue faite par Crauk, représentait Dupuytren dans une attitude de méditation, sa main droite s'appuyant sur un instrument de son invention, le compresseur artériel (9). Ce monument fut enlevé et fondu par les Allemands, en 1944.

La municipalité de Pierre-Buffière inaugura une nouvelle statue, pour les fêtes du bi-centenaire de Guillaume Dupuytren (26).



Tombeau de Dupuytren au Père-Lachaise
(d'après une ancienne lithographie)

CONCLUSION

Dupuytren l'ambitieux meurt en pleine gloire. Grâce à son acharnement au travail et à son intelligence déductrice, il brilla sur la chirurgie française pendant vingt années. Sa renommée était mondiale ; cette réussite éclatante ne pouvait que flatter son orgueil.

Pendant son règne despotique sur l'Hôtel-Dieu, il avait fait naître autour de lui une animosité ardente. Ses adversaires eurent à souffrir de son autoritarisme et de son caractère effroyable. Mais tous, au moins, reconnaissaient sa supériorité en tant que chirurgien et professeur.

Son oeuvre a mal résisté au temps. Aujourd'hui, le nom de Dupuytren ne reste attaché qu'à une maladie de la main et à un traumatisme de la jambe. Toutes les interventions chirurgicales nouvelles, toutes les innovations techniques et instrumentales de l'ancien maître de l'Hôtel-Dieu sont maintenant oubliées. Le savant, applicateur de la méthode anatomo-clinique n'est plus cité.

Ce silence s'explique par le fait que Dupuytren a peu écrit ; son véritable livre, c'est l'Hôtel-Dieu de Paris. Son oeuvre, entièrement orale, ne toucha que quelques privilégiés : les élèves et les médecins qui se pressaient aux portes de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu. Leurs témoignages restent admiratifs et pleins d'éloges pour le maître. Mais, pour les générations futures, Dupuytren ne représente plus rien, sinon un nom au fronton d'un musée parisien et d'un amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu. Quelle déchéance pour un homme qui avait, en son temps, connu une renommée mondiale. Sa susceptibilité et sa vanité doivent être amplement imitées. "Bien mal acquis, ne profite jamais" : la morale a fait justice ; elle ne permettra pas à un homme jaloux, corrompu, sans scrupule, auteur de multiples bassesses, de connaître une renommée éternelle.

Pendant sa vie, Dupuytren rêvait de devenir Pair de France. Il n'eut pas le temps d'acquérir ce titre. Il voulait fonder une famille aristocratique ; malheureusement, son mariage déboucha sur un divorce et sa descendance ne devait pas occuper les places rêvées par l'ancêtre.

Le corps de Dupuytren n'a jamais été transféré au Panthéon. Il repose dans le cimetière du Père-Lachaise, dans une tombe mal entretenue, abandonnée.

Dupuytren prêtait à ses contemporains les sentiments qu'il éprouvait lui-même. De ce fait, il se sentait persécuté et détestait les hommes. Le seul bonheur que lui donna la vie fut sa fille, Adeline.

Les mots "reconnaissance", "pays natal" lui étaient totalement inconnus. La statue le représentant en médaillon sur la place de Pierre-Buffière, lui semble peut-être bien gênante. Quant à la reconnaissance - dont il n'a fait preuve qu'une fois dans sa vie, en donnant une importante somme d'argent à Charles X, lors de son exil - il avait sûrement fini par comprendre la signification de ce mot. S'il avait su la pratiquer de façon honorable, peut-être Guillaume Dupuytren (1777-1835) connaîtrait-il la gloire éternelle du savant ?

BIBLIOGRAPHIE

- 1 **BALZAC**
La recherche de l'absolu suivi de la Messe de l'athée.
Ed. Gallimard, 1976, p. 303 à 351.
- 2 **BARIETY M. - COURY C.**
Histoire de la Médecine.
Ed. Fayard, 1963, p 392 et p 784.
- 3 **BAUDET J. H.**
Le vrai visage du Baron Dupuytren.
Revue de Médecine du Limousin, 1983, n°2, p.79-82.
- 4 **BOUSSEL P.**
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie, de la Grande Peste à nos jours.
Ed. de la Porte Verte, 1973, p172-175.
- 5 **BRICHETEAU M.**
Note sur l'opération qui motiva la retraite de Pelletan en 1815.
La revue médico-chirurgicale, 1854, t. XV, p.255-256.
- 6 **CHAUVIN L.**
Dupuytren.
Extrait de «Français travailleurs et utiles». Ed. Ardant, 1935.
- 7 **CRUVEILHIER J.**
Dupuytren.
Plutarque Français, 1841, (16 pages).
- 8 **DELAGE F. - DE NUSSAC L.**
Dupuytren et le collège électoral de Saint-Yrieix.
Librairie Ducourtieux et Gout, 1909, p.4-15.
- 9 **DELHOUME L.**
Dupuytren.
Imprimerie de la société des journaux et publications du Centre, 1935, 494 pages.

- 10 **DELHOUME L.**
Le secrétaire de Guillaume Dupuytren.
Le concours médical des 19 et 26 février 1955, p. 791-793.
- 11 **FAGE R.**
Dictionnaire des médecins limousins (Corrèze et Haute-Vienne) jusqu'à la fin du XVIIIè siècle.
Imprimerie Crauffon, 1895, p. 78-90.
- 12 **GAILLARD F.L.**
Dupuytren.
Ed. J.B. Ballière et fils, 1865, 16 pages.
- 13 **GORCEIX S.**
Figures limousines d'autrefois : Dupuytren le grand chirurgien du XIXè siècle.
Le Populaire du 28 Nov, 02 Déc, 03 Déc, 04 Déc. 1952.
- 14 **GOTTSCHALK A.**
Dupuytren ou le parfait candidat.
Hippocrate, 1934, n°8, p.731-742.
- 15 **IMBAULT-HUART M.S. - MARTINY M. - PECKER A. - POULET J. RULLIÈRE R. - SOURNIAC J.C.**
Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire.
Ed. Michel/Laffont/Tchou, 1980, t. VII, p.152-161.
- 16 **LECLER A.**
Le berceau de la famille Dupuytren.
Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin. Librairie Ducourtieux et Gout, 1897, t. XXXXV, p. 326-328.
- 17 **LUTAUD A.**
Le romancier Balzac et le chirurgien Dupuytren.
Janus, nov-déc. 1916, p. 379-405.

- 18 **LUTAUD A.**
Les médecins dans Balzac : Desplein - Dupuytren.
Bulletin de la société française d'histoire de la médecine, 1920, t. XVI, n° 11 et 12, p. 373-381.
- 19 **MÉNÉTRIER P.**
Dupuytren - 1777-1835.
Le progrès médical, 1927, n° 49, p.1945-1951.
- 20 **MONDOR H.**
Dupuytren - 1777 - 1835.
Extrait de (Grands médecins presque tous), Ed. Corrèa, 1943, p.107-137.
- 21 **NADAR**
La mort de Dupuytren.
Limoges illustré, Librairie Ducourtieux et Gout, 1910, n°256, p. 3680-3681.
- 22 **PELLETAN G.**
Note pour servir de complément de rectification à la notice de M. le professeur Malgaigne sur Dupuytren.
Le Moniteur des hôpitaux, 1856, t.I, p.193-196.
- 23 **RAYMONDAUD G.**
Dupuytren.
Le Gay-Lussac : revue des sciences et leurs applications, 1886, n° 3, p.33-36.
- 24 **REVEILLE-PARISE**
Galerie médicale n°VII : Dupuytren Guillaume.
La gazette médicale de Paris, Imprimerie Malteste F., 1838.
- 25 **SERRUYS G.**
Dupuytren, «le premier des chirurgiens, le dernier des hommes».
Le quotidien du médecin, 1977, n° 1544.
- 26 Extrait de «Le centenaire de la mort de Dupuytren 1835-1935», avec les discours de MM. les professeurs Cunéo, Faure J.L. et Gosset A.
Imprimerie de la société des journaux et publications du Centre, 1936, p.4-15, 23-27, 48-63.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	11
1 - Dupuytren, enfant et écolier	17
2 - Ses débuts professionnels	21
3 - Sa carrière	26
4 - Les rapports avec ses collègues, La révélation de son véritable caractère.	33
5 - Le chirurgien et le professeur de l'Hôtel-Dieu.	39
6 - Ses travaux, ses découvertes, son oeuvre écrite.	49
7 - Sa vie familiale.	60
8 - La clientèle privée de Dupuytren, Ses contacts avec le pouvoir, la religion et le monde des finances.	64
9 - Dupuytren dans la littérature, grâce à Balzac.	70
10 - Mort, funérailles et testament de Dupuytren.	73
Conclusion.	78
Bibliographie.	80

SERMENT D'HIPPOCRATE

En présence des maîtres de cette école, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.

Admise à l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser les crimes.

Reconnaissante envers mes maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères et s'ils devaient entreprendre la Médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné à jamais de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honorée à jamais parmi les hommes. Si je le viole, et que je me parjure, puis-je avoir un sort contraire.

BON A IMPRIMER N° 20

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE

Vu, le Doyen de la Faculté

VU et PERMIS D'IMPRIMER

LE PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ

GORGEON (Laurence). — Guillaume Dupuytren « Le premier des chirurgiens, le dernier des hommes ». — 84 f.; ill.; tabl.; 30 cm (Thèse : Méd.; Limoges; 1993).

RESUME :

Guillaume Dupuytren fut l'un des plus illustres chirurgiens du XIX^e siècle. Son sens clinique révolutionna son époque.

Il s'agissait d'un homme intelligent, possédant un sens aigu de l'observation, une profondeur d'examen très rare et un raisonnement d'une logique rigoureuse. Ses diagnostics chirurgicaux étaient presque infaillibles. Sa sûreté d'analyse provoquait l'admiration de son entourage.

Influencé par les travaux de Bichat, il appliquait de façon remarquable la méthode anatomo-clinique.

Il avait un tact chirurgical très développé et savait s'entourer des meilleures conditions pré-opératoires. Il étonnait par son sang-froid dans les interventions délicates.

En plus de ses qualités de clinicien et de chirurgien, Dupuytren devait se révéler un maître dans l'art d'enseigner. Ses cours en amphithéâtre connaissaient un véritable succès. Au milieu de plus de trois cents personnes, il transmettait son savoir avec clarté et facilité. Les étudiants l'écoutaient, silencieux, attentifs et admiratifs.

Guillaume Dupuytren devait donner à la chirurgie la première place mondiale en ce début de XIX^e siècle. Il fut le créateur d'interventions chirurgicales nouvelles et d'innovations instrumentales. Il exerçait surtout dans les domaines orthopédique, urologique, digestif et ophtalmologique.

Dupuytren devait aussi sa valeur professionnelle à une énergie indomptable. Il était combatif, travailleur, ne s'accordant aucun loisir. Il menait sa carrière promptement, stimulé par l'ambition. Ce chirurgien limousin poursuivait la gloire et les honneurs. Son orgueil et ses désirs de suprématie le conduisirent au poste de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, pour un règne despotique de vingt années.

La notoriété lui fut acquise au prix de nombreuses bassesses. Il devait se révéler être un collègue dangereux, autoritaire, fier, hautain, sans scrupule, doté d'un sens moral particulièrement décevant.

Son aspect était triste, froid et sévère. Il aimait qu'on pliât devant lui. Calculateur, il savait profiter des gens et des situations. Son bienfaiteur le plus important fut le roi Charles X.

MOTS CLES :

- Guillaume Dupuytren.
- Histoire de la Médecine.
- Chirurgien.
- Hôtel-Dieu.
- Méthode anatomo-clinique.

JURY : Président : Monsieur le Professeur BAUDET.
Juges : Monsieur le Professeur BOUQUIER.
Monsieur le Professeur PIVA.
Monsieur le Professeur TREVES.